

L. D'ASCO
(Lyon)
E. DESCLAUZAS
(Paris)
RÉDACTEURS EN CHEF

ABONNEMENTS
Lyon... UN AN FR. 10
Paris et Départements... 12
On reçoit les abonnements de TROIS et de SIX mois

Rédaction & Administration
6, place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT LE JEUDI EN PROVINCE ET LE SAMEDI A PARIS

Mieux est de ris que de larmes escrire,
Pour ce que rira est le propre de l'homme.
FRANÇOIS RABELAIS.

A. De LATOUR
ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS
Lyon... UN AN FR. 10
Paris et Départements... 12
On reçoit les abonnements de TROIS et de SIX MOIS sans frais dans tous les bureaux de poste

Les Annonces et Réclames sont exclusivement reçues à l'Agence V. FOURNIER 14, Rue Confort, Lyon à Paris, à l'Agence HAVAS 8, place de la Bourse

Monsieur SARAH BERNHARDT

HORTENSE SCHNEIDER. — LA MORT DE LA DUCHESSE DE CHAULNES

Tirage justifié :
52,000 N^{OS}
PARIS

Lire à la 4^e page
Le nouveau Journal
DPS
CALICOTS

M^{ME} SARAH-BERNHARDT
ET
MADAME DAMALA

Le mariage devient une institution très folichonne. Et je finis par croire que Tristan disait vrai : « Le mariage est une monarchie absolue, tempérée par l'adultère. » On ne voit que gens qui ont du contrat par dessus la tête.

Schneider flanque son compte à ce bon M. Bionne, et voilà que Sarah-Bernhardt va redevenir demoiselle, autant qu'on peut être demoiselle quand on est Sarah-Bernhardt. Le torchon brûle chez M. Damala. Et prenant les journaux pour confidentiels, l'époux, jeune premier, leur envoie cette lettre :

« Plusieurs journaux ont répandu le bruit que M. et Mme Damala se séparaient ; il n'en est rien, et pourtant il y a quelque chose de vrai qui a pu donner lieu à ces fausses rumeurs. La vérité, c'est que je quitte définitivement cette fois le théâtre pour revenir à mon ancien métier de soldat. La France, qui traite une femme en enfant gâtée, aura, je l'espère, une place pour moi à l'ombre de son drapeau.

« Aimant passionnément le théâtre, je m'étais fait illusion sur la possibilité de m'y faire une place immédiate qui ne fut pas trop indigne de celle que ma femme y occupe au premier rang. Malgré l'indulgence avec laquelle j'ai été accueilli, je dois être plus sévère pour moi que la presse et le public ; la raison et l'honneur m'ordonnent de prendre un parti viril, et c'est pourquoi je renonce à mes rêves d'artiste pour reprendre la carrière des armes ; je m'engage aujourd'hui même dans la légion étrangère et sollicite la faveur de lettres de grande naturalisation. »

« J'espère que les motifs de cette détermination seront compris ; je vous prie de la faire connaître à ceux qu'elle peut intéresser, et je me dis une fois de plus votre sincèrement obéi, Jacques DAMALA. »

La rédaction n'a rien d'absolument heureux. M. l'attaché d'ambassade ne brille point par le style. Je veux croire que Buffon a tort.

Naturellement on s'en donne à cœur joie. Ceux que M. Léon Chapron appelle des « Saint-Simon de quatrième page », ont préparé une sauce épiciée, étendue d'indiscrétions, pour faire passer cet étrange ragout.

Des gens sérieux disent : assez de Sarah ! assez de Damala. Elle devient encombrante, cette femme-là !

D'autres disent, les larmes aux yeux : « O Sarah ! Sarah ! prenez garde de nous agacer davantage. On en vit sombrer qui vous valaient. Je vous en conjure, grande tragédienne, cessez ces excentricités. »

Sont-ils bêtes ces gens-là. Mais voyons si c'est sa vie à cette femme ? Si elle n'est heureuse qu'en jouant la parade. Si elle veut taper sur le ventre de son homme comme sur une grosse caisse. C'est son droit. On l'a gâtée, cette dona Sol, on en fait une déesse ; on a déclaré qu'elle était universelle et sublime. On lui a même décerné une mention honorable au Salon. Et tout d'un coup vous lui criez : « Restez sage, ô vilaine dissipée, aimez bien votre petit Jacques ! consacrez-vous à votre art, comme les Brohan, les Dorval, les Malibran. »

Mais Sarah, qui n'est pas polie, leur dit de sa voix d'or : « Tu me fais ch...aud. »

On voit tous les jours des histoires de ménage aussi réjouissantes, on retrouve Molière partout. Le tapissier qui a fait à Louis XIV l'honneur de casser une croûte avec lui à Versailles, a écrit quelque part le *Dépit amoureux*. Il y a de cela, mes amis, dans le cas de la maigre Fédora.

Elle jouait en province et à l'étranger avec Angelo. C'était un rude gaillard, celui-là. Bien tourné, des muscles et ce chic spécial qui plaît aux femmes en d'hors. Angelo s'en va. Angelo quitte Sarah. Arm-and-Deval quitte Marguerite Gauthier.

O Marinette ! ô Gros-René !
Damala passait, soupirait sa romance,
elle lui fit signe de monter, il monte.
Et des mauvaises langues prétendant que le jour des noces, quand le clergymen en boutique eut bâclé cette union fauleuse, ce fut Angelo, que dona Sol embrassa sur les lèvres de Damala.

Je ne sais pas si vous me comprenez bien.
Aujourd'hui, elle s'aperçoit qu'elle a fait une bêtise. Se marier elle, non. Voyez-vous la nuée fiancée au chardon ?

Elle a des goûts bizarres. Elle se sera dit : « J'ai un ceruciel, je peux bien m'offrir un mari. Ce sera le pendant. »

Oui, mais le ceruciel ne tient pas de place, puis il attend son tour. M. Damala prétend, lui, que son tour c'est toujours. Bien exigeant, cet acteur.

Il y a un bon garçon sous le cabotin qui a écrit cette lettre aux journaux, mais il fallait à Sarah un autre mâle que ça ! Pourquoi n'a-t-elle pas épousé Edouard, le terrible rempart de la Savoie ? C'est un ours, mais quel bel homme. Et comme il doit se dédommager des baisers qu'il ne donne pas avec les gifles qu'il administre ! Non, elle prend un gringalet.

En plein public elle lui fait des scènes. On a beau être amoureux, on ressent une révolte secrète, quand la dame de vos pensées vous dit avec un petit air narquois très caractéristique :

— Mon Dieu ! que tu as l'air Jacques, mon pauvre Damala !

Il va se faire soldat. « Jo vois bien ce que c'est, a dit ma concierge, c'est un homme qui veut se *périr* ! » Et elle ajouta, en essayant une claire roupie tombant comme un diamant de son nez — ce rubis — « Un si bel homme. Ah ! si j'avais été sa femme !... » Que de promesses éthérées dans ces quatre points de suspension, représentant quatre soupirs. Pourquoi s'est-elle entichée d'une étoile, quand il était si facile d'être aimée de sa concierge ?

Je l'offre au futur tourlourou, — dernière fiche de consolation. Si j'étais Damala — ce qu'au diable ne plaise ! — demain, j'écrirais à mon ingrate : « Je ne deviendrai point Dumanet. Je me fais pipelet. Et si jamais vous venez me voir dans ma loge (4 places, le chat compris) tachez d'essuyer sur le paillason vos fines bottines souillées de la boue parisienne.

Mais je perds mon temps à précher ce jeune homme, il aime encore l'infidèle et volage Sarah ! — C'est au figuré que je l'entends. Seulement, il a du cœur, il ne veut pas rembourser les cachets payés par une ancienne maîtresse avec les diamants de sa femme légitime. Il s'engage.

Vaillant guerrier dans la légion étrangère
Prends un rôle pour finir
M'sieu Deroulé lui dit : « moris la poussière
ça n'a jamais fait mourir. »

Il s'engage.
A quand la revanche ? L. D'ASCO.

Trahison idéale
A Eve-Ange-Lys.
*L'amour est un divin parjure ;
L'amour est un divin poison ;
Mais ton âme, amie, est trop pure
Pour croire à tant de trahison.*

*Vierge, tes sensations neuves
Ont pris leur doux vol, à sa voix ;
Il tend le vase où tu l'abreuvais ;
Il dit qu'il t'aime et tu le crois.*

*Mourir d'amour, c'est deux fois vivre ;
Tu veux le fruit que l'on défend,
Tu leèves déclose s'enivrer
Sous son long baiser triomphant.*

*Et lui, furieusement, baise
Ta gorge où montent des sanglots,
Ton sein où mûrit une fraise
Et tes cheveux tombant à flots.*

*Tu ne vois qu'un souffle et deux flammes,
Et tu crois, de par ces accords,
A la communion des âmes
Dans la communion des corps.*

*O chère et candide insensée !
Sais-tu d'où lui vient le désir ?
Et connais-tu bien sa pensée,
Dans le doux spasme du plaisir ?*

*Une autre, enfant, cause sa fièvre ;
Rivale : femme ou fille ;
Et c'est elle que, sur ta lèvres,
Il embrasse avec volupté.*

*Elle est puissante, l'inconnue !
Spectre, elle loge sous ton toit,
Et c'est elle, chère ingénue,
Qu'aucune étreinte n'est pour toi.*

*O terrible et lâche adultère !
Il la fait coucher dans ton lit ;
C'est elle, à l'heure du mylère,
Qu'il presse sur ton front pâli.*

*Les yeux clos, dans l'alcôve intime,
C'est son ombre qu'il voit flotter.
Tu n'es que l'instrument subitme
Qu'une rivale fait chanter.*

*L'amour est un divin parjure,
L'amour est un divin poison,
Mais ton âme, amie, est trop pure
Pour croire à tant de trahison.*

KARL MÜNTE.

HORTENSE SCHNEIDER

Madame Bionne éprouve le besoin de lâcher M. Bionne. Le fait est qu'il est assommant de s'appeler madame Bionne quand on s'est appelée Hortense Schneider.

La rousse en a assez du ménage. Zut pour le pot-au-feu. La grande duchesse veut reprendre son blason — deux cigognes sur champ d'azur, surmontées d'un bois de cerf — armes parlantes, s'il en fut ; une légère méprise : pourquoi des cigognes ? pourquoi pas des grues ? La petite Fatone-Adine portait « Vache d'or sur champ sablé avec grouin sur azur ». Fatone avait été la maîtresse d'un prince. Cela expliquait aussi son blason. J'ai aimé Jupiter. Junon s'est fâchée ; la vache d'or c'est Io. Io manque dans le blason de la Schneider.

Elle va se séparer. Faits divers : rien de plus. De quel droit M. Bionne a-t-il acheté le passage des Princes ? Ça se loue, ces immeubles-là, ça ne s'achète pas.

Hortense Schneider appartient à l'histoire. Elle a été la Nana impériale. Zola s'est inspiré d'elle. La fin de l'empire tient dans un couplet d'opérette. La tragédie de décembre a dégénéré en bouffonnerie. Schneider après miss Howard. Joli épilogue que celui-là. On se souvenait des leçons de Morny, le duc élégant. Vieux et féroce, spirituel avec les dames, capable d'organiser un guet-à-pens après avoir mené un cotillon, au reste, acteur et auteur. Molière sans génie d'une cour sans honneur. J'insiste sur Morny, car il prépara la saturnale de la fin. L'orgie était la terre promise, Moïse moderne, il y conduisit son peuple et n'y entra point.

Mais le pays de Chanaan en 1867 s'appelait Babylone. Il était l'auvergne des rois. Si j'en crois les amours de Schneider, il fut mieux : il fut le lupanar des majestés.

La duchesse de Gerolstein régna sur le trottoir, depuis les Variétés jusqu'aux Tuileries.

Et cependant la maison de la rue Lo Peletier portait un numéro ordinaire.

Deux mots sur la femme.
Berthelmer la dénicha à Bordeaux et l'amena à Offenbach. Maître Jacques régnait aux Champs-Élysées. Il la lança sur les planches du café-concert. Elle étonna les rossignols par ses trilles et les abonnés par ses jambes. Les ambassadeurs l'introduisirent, du coup, chez les puissants. Elle passa au Palais-Royal ; elle y chanta le « Jeune homme empoisonné ». Le renommée cria : « chahut pour Flora moulin. »

Alors le Palais-Royal avait d'illustres abonnés : le marquis du Lau, le duc de Hamilton, le duc de Grammont-Caderousse, le prince Demidoff, l'amant de la Duverger, aujourd'hui maître de je ne sais plus quel, le prince Galitzin, le prince Nareskine, le prince Troubetskoï.

Dans cette bande d'aristocrates jouisseurs, deux se disputaient, tous les soirs, le cœur — je dis le cœur, pour ne pas outrager les mœurs — le cœur d'Hortense Schneider. Il y avait les nuits du prince et les nuits du duc. Demidoff, si vieux et si horriblement cynique dans sa sénilité et Grammont-Caderousse, si bien qu'on disait : la Schneider tombe sous les coups de la loi Grammont. Un autre écrivait : « Elle ne saurait guère être appréciée que de ceux qui l'ont *Cas des Rousses*. »

Esprit de calembours. Les courtisans faisaient des mots : l'empereur riait.

Paris heureux s'amusait. Les chroniqueurs du boulevard retentissaient du nom guttural de la diva. « Orphée aux enfers » était un triomphe. Il y avait deux Schneider : l'un qui dirigeait la France. Hortense avait la palme, car elle était splendide, cette blonde qui avait fondé son pouvoir sur cette puissance immuable : la bêtise humaine.

Et Bismarck, ce front chauve, penché sur l'échiquier politique, songeait que les deux rives du Rhin seraient prussiennes un jour, il applaudissait, le farouche patriote, aux victoires de cette drôlesse à nom german, prélude des victoires allemandes.

Ainsi dans l'alcôve de cette courtisane haut-cotée, les souverains vifs se sont arrêtés. Elle eût pu faire de ses draps un trophée, sorte de drapeaux usés à l'ennemi. Elle a trôné dans la voiture du Khédive en compagnie de M. Rainbeaux, écuyer de l'empereur et du général Fleury. Plus tard, l'impératrice occupa à Ismail la même place. La souveraine après la prostituée, à tout seigneur tout honneur. Eugénie n'était que comtesse, Hortense était duchesse. Et je ne vois pas bien la différence qui sépare le comte de Montijo du duc de Gerolstein.

Perignon la peignit, faisant danser les pantins connus dans leurs habits officiels. C'était osé, car c'était vrai. Le caprice — non, le caprice qui est un échange, ayant toutes les timidités et toutes les délicatesses — mais le caprice brutal, qui pousse le flâneur dans les bras de la fille, avait jeté les grands dans les bras de cette femme.

Mais j'oublie qu'elle est mariée, j'oublie qu'elle a vendu son hôtel des Champs-Élysées ; j'oublie qu'elle a eu la fantaisie de devenir l'épouse de quelqu'un après avoir été l'épouse de tout le monde. J'oublie qu'Hortense Schneider est Mme Bionne.

Ce nom ne m'a frappé que parce qu'il évoque un passé déjà lointain ; la confiance aveugle d'un pays et l'imbécillité d'un maître.

Cette syllabe germanique : Schneider est l'avant-coureur « d'à Berlin ! » Tout à la joie, les pantins dansaient. Pour faire oublier les nappes tachées du vin de l'orgie, on préparait les drapeaux que tacherait de boue la guerre. On troquait la coupe d'Orphée pour le bouclier de Mars. Et titubant de la veille, la tête lourde de l'ivresse, les yeux cernés par les nuits sans sommeil, en baisant l'épaule grosse de Nana, on cria : « Evohé ! Bacchus est roi ! »

Et je revois cet empire, calme maladroite des empires romains, s'effondrant, le couplet bachique aux lèvres, avec Hortense Schneider pour déesse et Jacques Offenbach pour Tyrtée !

DAUBRUCK.

LA MORT
DE LA
DUCHESSE DE CHAULNES

La terrible douairière de Sablé, l'irascible duchesse de Chevreuse, a triomphé une dernière fois : la duchesse de Chaulnes est morte.

Le clergé vient de jeter sur le jeune corps de la mère martyre son eau bénite de cour. L'Eglise a dit une messe pompeuse sur le cercueil de celle qui fut la victime de la religion.

Son procès est dans toutes les mémoires. On a suivi avec angoisse les débats judiciaires. La France était avec cette jeune veuve qui, les mains jointes, au chevet du berceau de ses petits, criait comme cette reine de France, maudissant ses bourreaux : « J'en appelle à toutes les mères ! »

Mais elle était là, dans l'ombre, la mère d'Albert de Luynes de Chevreuse. Profil terrible à la Catherine de Médicis, acétique, vieille, maigre, anguleuse ; aussi bigote que la Chevreuse de la Fronde, mais moins chevaleresque. Détestant la jeunesse, haïssant les enfants, crachant sur l'amour, ne sentant plus battre son cœur sous la peau parcheminée de sa poitrine plate. Sorte de nonne sanglante, conduisant de sa main ossue le bras des juges dans les ténébres des tribunaux, où les robes rouges mettaient comme des taches de sang.

La duchesse de Chevreuse est le pape femelle. Une Jeanne septuagénaire. Elle a tenu tête aux gentilshommes, lors des décrets. Elle a couvert les jésuites de son corps. Il faut de l'argent pour la guerre sainte, il faut de l'argent pour armer les soldats de Charrette, il faut de l'argent pour acheter des crucifix et des poignards.

Et c'est pour la richesse de leur père qu'elle a volé les enfants de la duchesse de Chaulnes.

La loi a permis cette spoliation.

Le chagrin a tué la duchesse de Chaulnes. J'ai vu la mourante. Elle reposait dans une chambre modeste, tout là-bas dans le quartier des pauvres de la Villette. Son fin visage se détachait sur l'oreiller. Aucune contraction : elle avait l'air serein ; sa paupière abaissée semblait chercher au bord du lit les deux petits êtres nés de sa chair.

Maintenant ils sont bien orphelins, les pauvres, ils n'ont plus de mère, la nature la leur retire après la loi.

Le logis des Lemonnier fut sa dernière halte. Et c'est le côté le plus émouvant de cette palpitante histoire.

Quand la jeune duchesse se maria à Sablé, en 1845, elle donna un grand bal dans son parc. On convia les gens du pays. Les Lemonnier furent invités, en leur qualité de boutiquiers de l'endroit. La beauté et la grâce de la duchesse charmèrent la bonne femme. Elle retrouvait sa fille dans la libre amazone blonde qui passait au milieu de la Grande-Rue, sur un cheval pur sang.

En 1876, elle revit la duchesse à Paris. Elle l'accueillit, offrant à la pauvreuve l'appui de sa bourse et de son nom.

Un jour, on frappa à la porte des Lemonnier. C'était la duchesse de Chaulnes, ruinée, ayant perdu sa fortune et ses enfants. Au bout de huit jours elle s'en alla.

Celle qui avait vécu dans les palais opulents, qui avait été la châtelaine fêtée, la jeune femme admirée, mourut abandonnée dans cette chambre triste, sans qu'un ami de son monde vint clore sa pauprière.

On lui a fait des funérailles splendides. On a tendu l'Eglise entière ; on a placé des écussons aux portes avec la couronne ducal. Autour du catafalque, MM. le prince Etienne Galitzin, le duc de Sabran, le comte de Berthier de Sauvigny, le comte de la Roche-Aymon, le duc de la Rochefoucauld, M. de Beaumont, le duc de Feltres, le général marquis de Charrette.

Tous ces hommes — j'en excepte le duc de Sabran — flanqués de couronnes plus ou moins brillantes, ont daigné saluer la morte ; ils n'ont eu que du mépris pour la vivante. Ils sont accourus près du cadavre ; ils sont restés loin de la moribonde. Ils ont laissé une duchesse, leur parente, mourir dans le besoin. Ils ne lui ont pas même fait l'aumône d'un morceau de pain.

Je ne veux retenir que ceci : Une femme de la haute aristocratie tombée dans le besoin, encore jeune, encore belle, est abandonnée par le noble faubourg. Les salons — qui s'ouvrent aux courtisanes de haut rang — restent fermés à cette mère élonnée et volée ; on ne la connaît pas : c'est une réprouvée. Elle n'a pas même la pitié qu'on accorde au larbin.

Alors elle va, désespérée, dans un quartier modeste, le quartier de la canaille, où sont les gens qu'on fusille, où sont les prolétaires gagnant si durement le pain quotidien. Elle erre au milieu des rues noires, grasses, sales, parmi les cités où grouillent les enfants noirs de misère, que les belles-mères n'arrachent aux mères que par haine.

Le gommeux se nourrit de fatuité. De loin, il offre quelque ressemblance avec l'homme ; mais ce petit être n'est qu'une pauvre imitation du singe phibisque. Il se promène dans la vie comme un œuf à la neige, vide et léger, hors d'œuvre créé tout exprès par la nature pour servir de pâture à la gommeuse.

A. HUMBERT.

SOUS BOIS

Les regards languoureux, mais les lèvres mi-closes, Tous deux se disaient vous et se donnaient le bras, En suivant un sentier où les pâles lilas Se mêlaient gracieux avec les lauriers-roses.

Vint le bois — un bois sombre, où l'acépine en fleur Entourait des massifs, où l'herbe était couchée. L'innocence y venait, par les feuilles cachées, Y perdait quelquefois son voile de candeur.

Les bois ont un attrait qui parle au cœur des belles, Un taillis enferme nos jeunes amoureux, Car l'amour un instant qui les quitte des yeux, Dans l'herbe alla courir après des demoiselles !

Tout est silencieux, et le soir est venu !... Très du taillis, l'amour dort et fait un beau rêve. Bien loin... en regardant le sentier qui s'achève, Nos amants enlacés tous deux se disent tu !

HISTOIRE NATURELLE DE HAUTE FANTAISIE (Suite)

L'AVOCAT

On donne le nom d'avocat à un volatile à plumage noir, de la famille des porroquets, qui, comme ceux-ci, a la faculté d'articuler des sons et de parler abondamment. Cette aptitude particulière tient à la conformation de sa langue et surtout à l'habitude qu'il a contractée en passant les premières années de sa jeunesse avec les femelles.

Il a des mouvements très-vifs. Sa langue est extrêmement longue et extensible ; elle secrète une humeur blanchâtre dont il se sert pour blanchir tout ce qui lui semble noir. Il est particulièrement habile à casser les noyaux pour en extraire l'amande dont il fait sa nourriture.

Ces porroquets à plumage noir vivent en bandes nombreuses dans le voisinage des palais de justice.

LE GOMMEUX

Cet animal inoffensif, mais d'une utilité complète, appartient à la famille des acéphales (nom qui signifie sans tête) : en effet, l'anatomie découvre chez ces petits animaux l'appareil très complet de la digestion et toute une organisation fort curieuse ; elle ne peut découvrir rien qui ressemble à une tête.

Le gommeux se nourrit de fatuité. De loin, il offre quelque ressemblance avec l'homme ; mais ce petit être n'est qu'une pauvre imitation du singe phibisque. Il se promène dans la vie comme un œuf à la neige, vide et léger, hors d'œuvre créé tout exprès par la nature pour servir de pâture à la gommeuse.

LA MORT DE LA DUCHESSE DE CHAULNES

LA MORT DE LA DUCHESSE DE CHAULNES

LA MORT DE LA DUCHESSE DE CHAULNES

LA MORT DE LA DUCHESSE DE CHAULNES

LA MORT DE LA DUCHESSE DE CHAULNES

LA MORT DE LA DUCHESSE DE CHAULNES

LA MORT DE LA DUCHESSE DE CHAULNES

LA MORT DE LA DUCHESSE DE CHAULNES

manité. Elle frappe chez des gueux, et les gueux lui disent : « Entrez ! » Elle leur explique qu'elle n'a rien, qu'elle est ruinée à jamais, et que ses doigts maladroits ne sauraient jamais rien faire d'utile.

— Qu'importe, lui dirent les fubouriens, à la fortune du pot. Vous êtes de la famille.

On accueille la malheureuse ; on soigne la malade pendant six mois.

Et maintenant, nobles insolents, à l'ombre de vos blasons, vomissez sur la canaille. Détournez-vous avec dégoût de la pauvre femme en caraco usé, en robes rapiécées, en bonnets à rubans, qui frôlera vos robes de soie ; écarterez-vous avec dédain de l'ouvrier en cotte de toile et en casquette de drap, qui coudra les gentilshommes vêtus en gommeux. Mais craignez que les prolétaires ne vous disent : « Nous sommes des Lemonnier, nous avons nourri, nous avons logé Marie-Sophie-Bernardine-Blanche, princesse de Galitzin, veuve d'Albert de Luynes, duc de Chaulnes... »

La leçon serait rude, et pour ma part je tiendrai comme une des heures les plus délicieuses de ma vie celle où je verrai ces maîtres de manants souffleter, comme elles le méritent, toutes ces faces de nobles sans cœur.

E. DESCLAUZAS.

IL A ÉTÉ PERDU...

Je ne sais pourquoi nous avons l'habitude de prendre toujours à Paris les types de nos chroniqueurs, tandis qu'il y a en province tant de mines inexploitées. Pour une fois, moi je me laisse entraîner et je vais vous dire les exploits de deux de nos bons provinciaux. C'est au surplus une histoire vraie.

Cor...-en-V... est une toute petite ville qui possède des conseillers municipaux vrais, pas comme ceux des autres villes, bien qu'ils soient bourgeoisement mariés avec les héritières du pays. Or, deux de ces dignes représentants du peuple, las de s'occuper de l'entretien des voies et des projets de constructions de la nouvelle école, décidèrent tout récemment de se délasser un peu par une vaste battue dans les bois des environs.

Tout était décidé, nos joyeux Nemrods chaussèrent de forts souliers jaunes et, embrassant sur les deux joues leurs légitimes un peu effrayés, ils partirent. Les grands bœufs roux se rendaient aux champs et la rosée du matin, qui met des diamants à chaque brin d'herbe, n'avait pas encore été bue par le soleil. Nos conseillers municipaux marchaient crânement pendant que l'écho répétait les aboiements des Ronflard, tout joyeux de ce gai matin. On chassa sérieusement pendant plusieurs heures et plus d'un lapin se vit menacé de mort.

Pourtant le soleil était monté très haut et, voyant cela, l'Palouette n'osait plus s'élever dans les airs pour y égrener sa chanson amoureuse.

C'était à midi qu'était fixé le déjeuner chez l'ami Rodolphe, et ma foi les carniers étaient bien assez pleins. Un de nos élus du peuple avait même tué une pauvre mère lapine qui était sortie pour brouter du serpolet et il en était navré.

En quelques minutes, on mit le fusil sur l'épaule et on rappela les chiens qui s'étaient lancés dans une poursuite sans fin. Il ne fallait pas arriver en retard, car l'ami Rodolphe était intraitable pour ces choses-là.

Enfin, on arrive juste au moment où la grosse cuisinière apportait sur la table la soupe aux choux qui sentait bon. Nos deux amis, tout ragaillardis, commencèrent alors le récit de leur chasse, avec le hère qui l'échappa si bien, et la perdrix tombée dans une luzerne à graines et qu'on n'avait pas pu retrouver. Ces messieurs étaient entre hommes, et après chaque plat on racontait des petites histoires que la *Bavarde* ne voudrait pas insérer. On mangea et on but ; on but surtout, pendant longtemps, et après le café les pipes envoyèrent jusqu'au plafond la fumée bleue qui jaunait les rideaux.

Maintenant on chantait, et comme la cave de l'ami Rodolphe était bien garnie, aux vins succédèrent les liqueurs, la jaune chartreuse qui est fabriquée par des saints, et le kummel qui nous vient du pays des nihilistes. Les chasseurs oublièrent tout, et leurs femmes qui les attendaient et le maire qui les avait convoqués pour le lendemain.

La fête dura longtemps encore, et quand vint la nuit, quand les chauves-souris virent se tapir aux croisées de la salle à manger, la bonne fut obligée de préparer deux lits dans la chambre spécialement réservée aux amis.

LA MORT DE LA DUCHESSE DE CHAULNES

LA MORT DE LA DUCHESSE DE CHAULNES

LA MORT DE LA DUCHESSE DE CHAULNES

LA MORT DE LA DUCHESSE DE CHAULNES

Pendant ce temps-là, les femmes s'ennuyaient ferme; en vain, pour les faire venir plus vite, on s'était mis à table, mais ils ne vinrent pas. Les bébés, les yeux gros de sommeil, orientent en demandant papa et on fut obligé de les coucher. Il restait bien aux pauvres délaissées la lecture du *Petit Journal*, mais cette lecture n'était pas intéressante et c'est à peine s'il relatait une seule attaque nocturne.

Le lendemain matin, il fallut enfin prendre une résolution, et l'une de nos épouses, après cette nuit remplie d'inquiétude, ne trouva rien de mieux que d'aller trouver le tambour de ville. Le vieux crieur public serra les cordes de sa caisse poitrinaire et se dirigea vers la petite place où se fait le marché. La grosse houchère, qui est sans cesse à l'affût des nouvelles, et le notaire qui se rendait au cercle lire les journaux, furent les premiers à entendre cette curieuse annonce qui fit en quelques minutes le tour de la petite ville : « Il a été perdu deux conseillers municipaux; la bonne récompense à qui les ramènera. »

FANFARE.

Silhouette

D'UNE DEMI-MONDAINE

Marguerite la Moscovite.

C'est probablement parce qu'elle est née à Varsovie qu'on l'appelle Marguerite la Moscovite. Il est vrai que c'est à Moscou qu'elle a commencé à se faire connaître; et puis, cela sonne mieux à l'oreille la Moscovite. La demoiselle a compris cela, c'est pourquoi elle est devenue Marguerite la Moscovite, toute Léa qu'elle est, car elle s'appelle Léa. Un nom drôle. Ces deux syllabes évoquent comme un vague parfum de houndoir. Ce mot là semble n'avoir été créé que pour l'usage exclusif des femmes galantes. C'est l'un des plus connus du calendrier de Cythère.

Je le trouve beau malgré le nuage de poudre de riz qui le couvre, il a quelque chose de poétique et d'original, n'est-ce pas bourgeois et j'ai dans la tête cette idée qu'une femme du nom de Léa doit être incontestablement supérieure à une femme du nom de Gertrude. Cependant, je crois qu'un sort a été jeté sur ce pauvre petit nom si joliet, ce petit nom de trois lettres qui ne demanderait qu'à demeurer honnête. C'est pourquoi je me garderai bien d'appeler ma fille Léa s'il plaît à Dieu que je devienne père quelque matin d'un enfant du sexe charmant auquel vous appartenez, madame.

Mon héroïne est juive. C'est en plein mois de décembre qu'elle vint au monde, il y a quelque vingt-cinq ans dans une vieille maison noire du faubourg de Praga. Il faisait un temps de chien! La neige tombait en abondance, et de loin les grands monuments s'apercevaient comme d'immenses fantômes enveloppés de lincoils. Les traîneaux attelés de chevaux fringants passaient rapides comme l'éclair avec leurs cochers barbus emmitouffés dans leurs grands capotes de fourrures. Les flacons tourbillonnaient d'un sur le ciel brouillard, aveuglant les passants, au grand désespoir des patineurs qu'une séance sur la Vistule eut considérablement charmés. Son père, comme tous les gens de sa race, était brocanteur.

Vous les connaissez ces pittoresques boutiques pleines d'un parfum de tous les âges, ces magasins sombres où s'amoncellent des costumes de tous les temps, des armes de tous les pays depuis la navaja de l'Espagne et le kris du Malais jusqu'à la lance de l'Esquimaux, ces réduits poussiéreux où scintillent des bijoux portés par nos aïeules et où de vieux portraits moisissent noblement dans leurs cadres délabrés.

Le père rajustait une vieille armure dépenaillée lorsqu'un lui annonça la nouvelle. Il acheva de fourbir un cuissard et monta dans la chambre de sa femme. Il fut décidé que la petite s'appellerait Léa.

Elle grandit au sein de tous ces bibelots hétéroclites, dans cette atmosphère vieillotte, disposant les vieux bijoux sur des étagères et retouchant les costumes trop délabrés. A la mort de la mère le juif se mit à faire le change. Léa prit alors place au guichet.

C'était une charmante caissière. Les grands yeux brillants disaient un tas de choses folichonnes, aussi plusieurs officiers s'ennamoraient à plus d'elle. On les voyait venir par groupe de trois ou quatre, achetant de vieilles babouches ou des pipes crasseuses dans l'unique but de madrigaliser avec la belle.

D'aucuns se hasardèrent, ils lui firent de galantes propositions. Elle resta inflexible. Elle préférait l'obscurité du taudis paternel à la splendeur du monde. Et puis, elle connaissait certains coffres mystérieux où l'on rangeait les pierres précieuses et qui devaient valoir une jolie somme de bons roubles trébouchants. Elle convoitait ce trésor; quoique juive, elle sortait complètement du type général; l'avarice et la cupidité lui faisaient horreur. Le magot en question l'avait fascinée cependant.

Elle arriva — elle avait alors environ seize ans — il arriva, dis-je, que les disciples de Moïse, se trouvant de plus en plus mal à l'aise sous le joug russe, voulurent briser leurs entraves; des murmures s'élevèrent, des complots furent ourdis, si bien qu'un beau soir, une émeute éclata dans Praga. Un strélitz fut défiguré. Le gouverneur de Varsovie eut alors recours aux grands moyens: les juifs furent chassés.

Le père de Léa qui s'était compromis dans cette affaire, fut envoyé sur la route de Tobolk, et ses biens confisqués. Léa fut alors recueillie par la veuve d'un général, qui avait coutume de visiter les misérables des bords de la Vistule.

Trouvant sa protégée très gentille, elle résolut de la faire instruire et l'envoya dans un couvent des environs de Moscou; c'est dans ce couvent, paraît-il, que se trouve l'une des plus énormes cloches que l'on connaisse; on a le culte des sonneries dans le pays des czars.

Très insouciant. Léa ne se souvient bientôt plus de Praga. Elle oublie la petite boutique où elle était née, ne se souvenant que de son père qu'elle aimait beaucoup. Un sentiment qui devait grandir de jour en jour, germa dans son cœur: la haine de tout ce qui porte le nom russe.

Un beau jour, lasse de contempler les murailles froidement lugubres du vieux couvent et d'entendre son monotone carillon, elle s'enfuit.

Désespérée, ne sachant où aller, où manger, elle alla se réfugier près d'une tente de bateleurs circassiens. Le chef, l'ayant trouvé « suffisant » l'engagea dans sa troupe et lui annonça que dès le lendemain, elle verrait la jupe de gaze perlée d'or et le gorgéin brodé de perles.

Il y avait à peine quinze jours qu'elle menait la vie de nomade, lorsqu'un soir, après la parade, le fils du chef de troupe l'attira dans un coin derrière un décor et l'embrassa tendrement sur le cou. Il l'aimait.

Après s'être concertés, ils prirent une décision énergique. Une nuit ils filèrent avec la caisse. Ils débarquèrent à Odessa. Mais le magot, qui n'était pas considérable, fut bientôt épuisé. Ayant été remarquée par un brillant officier, elle abandonna le Circassien entre les griffes acérées de la déche.

Léa avait alors dix-huit ans. Le galant aux moustaches blondes qui venait de faire sa conquête, lui trouva un maintien si noble, qu'il la fit entrer au théâtre. Après avoir été figurante pendant quelque temps, elle devint danseuse. C'est alors qu'elle prit le nom de Bragatieff. Le fils de Mars fut bientôt délaissé; les officiers se succédèrent alors par centaines dans le cœur de la demoiselle.

Elle devint célèbre en peu de temps; elle allait de Pétersbourg à Moscou, toujours suivie d'une nuée d'adorateurs passionnés. Son maillot fit tourner bien des têtes. Elle était à Moscou lorsque miss Aëna y arriva. On se rappelle la chute terrible de la belle Mouche d'or. Le soir de cet accident, la Bragatieff, qui était très bien avec certains officiers supérieurs, avait été inquiétée par la police à cause de ses opinions, qu'elle ne craignait pas de faire connaître.

Elle quitta le théâtre et s'enfuit à Varsovie avec un gentleman dont elle avait conquis le cœur et les roubles. Il lui fit visiter Vienne, Trieste, Venise, Milan et Nice. Ils restèrent, paraît-il, quelques mois dans cette dernière ville.

Après être restée deux ans avec lui, elle abandonna son protecteur. Comme tous deux se disposaient à quitter Nice, elle lui annonça qu'elle rompait avec lui et qu'elle allait poursuivre sa route à travers le monde. Le pauvre Russe dut retourner dans son pays. La belle se montra impitoyable.

C'est alors qu'elle vint à Lyon, sous le nom de Marguerite la Moscovite. Elle fut l'une des assidues du Skating. Nous l'avons remarquée très souvent à la *Moscovite* et au *Tour du Monde*; elle n'est jamais allée voir les *Exilés*. Elle ne dédaigne pas la chartruse. Grâce à cette liqueur, nous l'avons vue parfois regagner fort émue son domicile de la rue Gasparin.

Elle adore le Pomeranzen, mais ce n'est que chez elle, en petit comité, tout en grillant d'innombrables papillotes, qu'elle abuse de temps en temps de ce divin coctail.

Toujours coiffée à la diable, Marguerite la Moscovite alias Léa Bragatieff, est vive et pétulante. Ses grands yeux noirs striés d'or sont très intelligents, et sa bouche, d'un rouge foncé, ne cesse de babiller.

Après avoir parlé le langage des coqs et de la hôte, elle est allée étudier celui de Sheakspeare.

Elle a quitté nos brouillards pour ceux de la Tamise; elle est à Londres. C'est une voyageuse éfrénée. Elle veut faire le tour du monde, elle le fera, car elle est très tenace dans ses idées, la petite Léa-Margot du faubourg Praga.

NESTOR.

LA FILLETTE

Elle a dix ans : c'est l'âge honnête
Où fillette n'a des vains bijoux
La fillette n'a dans la tête
Que le luxe pour ses joujoux.

Pourtant, celle-ci c'est la geuse
Qui dit : « Quand mon corps sera grand
Ma peau ne sera plus rugueuse
Moi mon costume transparent ;

Je poserai, faible et câline,
Sur des bouches bien des baisers
Tandis que, sous la mousseline,
L'on verra mes seins oppressés !

Je boirai dans d'élegants verres
Et je mangerai peu de pain
Fixant mes yeux les plus sévères
Sur le plus modeste lapin.

Et, quand elle va dans la rue,
Elle regarde sous le nez
Avec des yeux brillants de frus
Tous les jeunes gens étonnés !.....

Mon pauvre Gill ! point ne radote
Lorsque tu dis dans ta chanson :
« C'est déjà haut comme une botte
Et c'est fille comme Chausson ! »

UN CHAUSSEUR.

PARIS

PSEUDONYMES DU JOUR

1. ERNEST D'ORLLANGES (*Avant-Garde, poètes de l'avenir, auteur des Nuits parisiennes*), COULAUD.

2. FICHTRE (*Réveil, Vie Populaire*), GASTON VASSY.

3. MONTPLEURY (*Art Moderne*), HENRI SECOURD.

4. MAHORI, (*Figaro*), EMILE TABOURREUX.

5. CONSTANT CHANOUDARD (*Chat Noir*), RODOLPHE SALIS.

6. GEORGETTE (*Chat Noir*), FRAGROLLE.

7. JULES GUESDE, — MATHIEU BASILE.

Silhouette d'une demi-mondaine

SUZANNE
(TAVERNE SUISSE)

Elle s'appelle Suzanne, tout simplement. Ce n'est point la chaste Suzanne, loin de là. Bire chaste, c'est être indécemment. La vertu à je ne sais quoi d'immoral. Du moins, est-ce l'opinion des amants de Suzanne, hommes d'esprit qui exaltent, dans leur maîtresse, des qualités très graves, qui lui tiennent lieu de vices très graves.

Madame est point-princesse et en conséquence. Sa royauté est celle du bock, elle est servante. « Il y a trois ans que je sers, m'a-t-elle dit. » Trois ans, me semblait peu. Elle doit servir depuis plus longtemps. Quelle date. Après tout, elle n'est point forcée d'avoir de la mémoire. Ne pas se souvenir doit être la règle des impures. L'amant d'aujourd'hui doit faire oublier l'amant de la veille. Le passé ne compte pas dans leur existence; l'avenir compte peu. Elles n'ont de tendresses que pour le présent. On dit : « je t'aime ! » ce qui ne signifie point : « je t'ai aimé — un mensonge — et « je t'aimerai » un serment.

Je jolopose entre deux tables. Suzette chante, Suzette est heureuse. Un éphémère l'attend qui espère en elle. Il boit des bocks et lui offre une chartruse. Car il sera toujours vrai, ce vers de l'immortel poète.

« Je prenais le bol en terre de pipe
Et je te donnais le vase en Japon. »

Rien n'est trop beau pour la femme aimée, le vert est la couleur de l'espérance. Cet enfant coloré son amour dans les flots de sa chartruse. Du reste, Suzette lui promet le paradis — un paradis de Gabomet avec une heure défilée, comme gros lot.

Elle est parisienne d'hier. Suzanne. Son berceau fut Nancy. Il ne fallut que quatre uhlans pour vendre la ville. Une nancéienne ne sait pas résister. Suzanne n'est pas une Belfort; elle s'est rendue sans coup férir. C'est à quinze ans qu'elle livra à l'envahisseur les fleurs de son corset — fortresse peu avancée mais d'un dessin que Vauban envierait à Fragonard.

Suzette ne cache rien. Elle raconte son premier faux pas, très crânement. Toutes les Lorraines ne sont pas des Jeanne d'Arc. Je n'ai rien de la pucelle, dit Suzette. Je naquis rue des Ponts — ce fut toujours pardessus les dents qu'on jeta les bonnets. On voulait faire de moi une honnête fille et une courtisane : on ne réussit à rien. Tout ça, parequ'un étudiant qui passait me dit que j'étais jolie. Un compliment flatte. Je lui souris, en signe de remerciement. Il avait une chambre coquette et originale; un lit très étroit, avec tout ce qu'il faut pour peu dormir dessus.

Et Suzette continue : « J'étais d'un caractère indiscipliné, fantasque, j'avais mon quant à moi; cependant, un matin je devins soudainement obéissante avec ma mère, douce, soumise. La bonne vieille fut toute joyeuse. Elle pensa : mon diable est devenu un ange! C'était la honte qui me rendait sage. J'avais appris ce que j'avais perdu. Je m'imaginai que ça se voyait sur ma figure.

Ça ne se voyait pas. Ça ne se voit jamais. Heureusement, oh ! ce serait terrible autrement. Nous voyez-vous obligées d'être fidèles, sous peine d'être trahies ?

Et cette épouvantable pensée, rendit durant trois secondes, Suzette toute réveuse.

Cette remorque n'a pas d'histoire. Elle reste l'amoureuse de la Faculté. Elle est très experte en choses anatomiques. Elle a lu Hippocrate, et Trélat et Charcot. Elle a fait la dinette sur des in-octavo, trop lourds à soulever pour ses bras délicats. Des caubouls ont mis pour elle, aux fins de mois, livres en gages et leurs montres au clair. Elle a mené de front l'amour et l'étude. Ses baisers mal assués sentaient le latin. Ses serments avoués des allures de strophes. Elle a bu la vie libre et joyeuse dans le verre commun du pays de Bohême. Elle presse, elle court, au champagne du prince russe, le petit bleu de l'artiste parisien. On n'a pas eu impunément dans sa première chambrette d'amour, un jupon pour rideau.

Du reste, c'est le profil de Musette. Musette, Suzette; la rime est riche. Elle est blonde et toute petite; mièvre et point méchante. Visage sans caractère absolu. Des traits fins et des rides précoces. C'est une femme, ce n'est pas un type. Les amours de haute grasse veulent de plus joyeux ribaudes. Elle aurait été la muse du foyer; simple, honnête, vertueuse, qui passe, dans la maison calme, avec un ronronnement d'abeille laborieuse. Une rencontre sur une promenade de Nancy, l'a jetée dans le tourbillon capricieux du plaisir. Suzette est une dévoyée.

Au carnaval elle s'est déguisée en page de fantaisie. Page de la cour du roi Gatté, avec un jupon de velours noir, lamé d'or et un collant gris perle. Le petit page eut du succès, le soir il levait. Effronté — comme un page — il levait hardiment sa jambe et son verre. Il ne but que du vin. Il fut patriote; il jura que son épée sortirait du fourreau pour la défense de la mère patrie. Il fut plus excentrique que Paul Debonrède, mais il ne fit pas rimer *vertu* avec *perdu*. Il parla seulement de revanche prochaine et promit aux chauvins, un baiser et le reste « La plus belle aux plus vaillants ! »

Elle teignit, Suzette — page ivre, avec le rose de l'espérance, les provinces conquises — teintes en noir. Revanche de carnaval. Suzette n'est Lorraine que lorsqu'elle est grise. Elle croit à la fraternité des peuples. Et, si courts qu'ils soient, ses petits bras impuissants, étreindraient l'univers dans une même étreinte. Son sommeil est patriotique; mais sa passion est cosmopolite. L'amour n'a pas de patrie et le baiser est la seule langue universelle.

C'est là toute son histoire : elle est aussi courte que sa taille. Et je trouverais cette petite blonde exquise n'était sa sacochette. Une sacochette usée en peau de daim.

NESTOR IV.

LE PÉAGE

(SONNET)

Gentil seigneur du voisinage,
Le Comte André, dit un matin :

« Si je descendais au village
« Carnier au dos, fusil en main ? »

Evariste CARRANGE.

Il part donc pour son apanage,
Recherchant le souris mutin
De Suzon, la belle volage,
Qu'il aperçoit sur le chemin.

Un pont se trouve sur leur route.
Il dit à la charmante : « Ecoute !...
« Un baiser te fera passer... »

La belle enfant semble lui dire :
« Un baiser ? Vous voulez donc rire ?
Je ne veux pas vous embrasser !... »

DÉJÀ PASSÉ

(SONNET)

(suite du précédent)

« — Eh ! tu ne veux pas, ma mignonne ?
« C'est bien, tu ne passeras pas !
« On ne refuse pas, friponne,
« Quand on a de si beaux appas ! »

« Embrasse-moi ? Tu vois, personne
« Ne passe à la route la-bas.
« Les arbres masquent, et l'automne
« Est seul témoin de tes ébats ! »

La belle alors, bien concave
Embrassa le seigneur — vaincue —
De l'air le moins embarrassé ;

Et le comte partant, la laisse,
Pendant que notre enchantresse
Se tourne et dit : « Déjà passé ? »

RAOUL DE LÉRIS.

REMARQUES

Une de ces boutiques que Desclauzas a nommée boutiques d'amour et de parfumerie, mérite d'amour et spécialement.

Rue Vivienne, des poupées vivantes ont pris pour enseigne et raison sociale :

MEUBLES D'OCCASION

Titre heureux, mesdames. La « Bavarde » vous en félicite.

De nouvelles photographies obscènes s'étaient chez les marchands déjà nommées.

Une dame trouve bon de montrer ses épaules beaucoup plus bas que ses reins. L'Eden-Théâtre fournit un nouveau contingent de décentes vêtements de leurs peaux tout sèchement.

Lecostume tend de plus en plus à disparaître.

Nous invitons les jeunes filles chastes et les jeunes garçons nubiés à ne point s'arrêter aux devantures d'un libraire d'un passage près du Palais-Royal.

La pornographie à 3 francs la carte album — anodine aux yeux des Pastouquet — présente un côté croustillant que je recommande tout particulièrement aux mères de familles soucieuses de la santé de leurs enfants.

POTINS DU QUARTIER LATIN

Pauvre fille ! Jeanne Lorgnon vient de succomber à une fièvre typhoïde. Elle n'avait pas plus de vingt-cinq ans et fut une des plus belles filles du Quartier-Latin.

Elle servit en dernier lieu chez l'incomparable Delphine où se réunissent si souvent les gentlemen de la boudinerie et les belles filles aux sacoches qui font tache sur le tablier blanc.

Louise Vadrouille et Emma viennent de quitter la brasserie de l'Hébé pour passer l'eau. Rrien de plus curieux que de voir les deux fuyardes se pincer pour rester sérieuses toute une soirée et se retenir pour ne pas laisser échapper quelque expression quartier-latinesque alors qu'elles sont entourées de jeunes boudinés qui ne pardonneraient pas une telle atteinte aux règles de pschutterie.

Ash vous avez beau faire vous nous reviendrez avant longtemps, car seulement au Quartier-Latin vous vous plairez au milieu d'étudiants pas toujours riches, mais presque toujours bons garçons. Vous n'êtes pas assez vieilles pour nous quitter déjà, ô Emma au sourire samaritique et vous ô Vadrouille dont les cuites sont restées légendaires.

J'ai été l'autre jour au Coucou, une brasserie très artistiquement installée avec ses vitraux bariolés et ses bonnes tables de bois sur lesquelles la bière semble meilleure. Madame Valérie, la patronne, s'est offert un album où les dessinateurs, poètes et musiciens se fixent chaque jour quelque fantaisie.

Entre autres je vous citerai un dessin de Wilette. Une accorte serveuse de bocks, avec ses frisons descendant très bas sur le front, porte sur un plateau des consommations variées. Un lubrique pierrot est à ses genoux, un beau chat noir s'échappe. « Coucou le voilà. »

FANFARE.

LA VIGNE ET LE VIN

La vigne disait un jour au vin :
— Pourquoi, doux fils de ma tendresse,
Fais-tu régner l'immonde ivresse ?
Toi, le courageux... le divin !...
Ne pourrais-tu, plein de courage,
Essayer d'être un peu plus sage ?..

Le vin répondit : Le Seigneur,
Vous le savez, ô tendre mère !
A voulu que sur notre terre
L'épine accompagnât la fleur.
Je suis bien la suite féconde,
Mais tout excès nuit en ce monde !

Evariste CARRANGE.

ECHOS

DES

BRASSERIES

La Cigale. — On n'y chante plus. On attend le retour du printemps pour s'en aller dans les prés cigaliers.

Mais, si l'harmonie est absente, on respire le parfum suave de la violette. Ces dames ont de splendides bouquets.

Elles sont toutes brunes, excepté Mathilde, qui est une blondinette de Paris. Elle a des qualités cette Mathilde, entre autres, celle d'être intraitable au piquet.

Nimi-Vadrouille a perdu sa jarrettière le soir du carnaval, où et comment, elle ne le sait.

Jeanne la brune (elle est plus brune que les autres), n'a rien perdu, elle, pas plus que Marie aux yeux lutins.

Brasserie Méridionale. — On y était d'une gaité folle le soir du Mardi-Gras. Parbleu, les méridionaux, ça fait toujours du bruit.

Adiou paouré carnabal !
Fathma s'était drapée dans son joli burnous blanc. Allah est grand, et Fathma sera houni.

Lola s'était logée dans un maillot rose; elle dansait, dansait toujours au son des castagnettes.

Juliette, plus que jamais était polonaise. Elle était frétilleuse comme une anguille dans son costume rougesang de bœuf.

Elle avait à Vénus riz embli sa ceinture. Et de poudre de dérobé sa chevelure.

La gentille Louise, toujours mignonne, venait d'attirer à sa table un client de la belle Lucia pour se faire payer une chartruse.

Gourmande de Louise, pourquoi priver ainsi votre collègue ? Elle raffole des chartruses, et vous l'obligez à aller en déguster une à ses frais à la cuisine.

Brasserie du Phénix, rue Montsieur le Prince. — Sarah la charmante caissière ressemble quelque peu à son homonyme la maigre mais sublime tragédienne. Elle était hier chaussée de bambouches turques du plus joli effet. Sarah ne tutoie pas ses subordonnées pour conserver intacte son autorité sur elles.

Marie-Jeanne a toujours sommeil, c'est peut-être parce qu'elle absorbe trop de vin blanc ou de vermouth à l'eau de seltz. Heureusement que notre belle enfant possède une voiture traînée par quatre souris blanches pour la ramener chez elle.

La troisième hébé de ce petit paradis est toujours riante, toujours gaie comme plusieurs pinsons. « Penses-tu que cela te réussira, ma belle chérie. »

LORD GNON.

Brasserie Sully. — La patronne de l'établissement, avec sa grâce habituelle, fait tous les soirs sa partie de billard. Nombre sont les curieux lorsque cette émule de Vignaux exécute la série américaine ou des effets rétrogrades.

Marie, déguisée en garçon de café, sous le nom de Lucien, a su s'attirer une bonne clientèle. Elle est bien vue de l'administration.

Lucie a déjà conquis les suffrages de la garde. (Celle-là se rend, ce n'est pas comme à Fontenoy.)

Berthe la Bonne Normande, ne compte plus ses adorateurs.

Angèle est partie sans tambour ni trompette; Amélie avec une garde. Depuis que cette dernière a quitté la brasserie, on dit qu'il y a de l'amélioration. (Amélie aux relations.)

PAUL DU SAUSSA.

Le Square. — Il était de ce monde où les plus belles choses...

Voilà le reste dans Malherbe. Nous voulons parler de Théo. — Théo n'est plus.

Madeleine qui s'est trompée nous a dit : Théo dort.

Antonia, plus sage et toujours gracieuse, a fait un petit geste qui signifiait Théo phlé.

Et Julia, qui se fiche du bon sens comme de son premier amour, a crié Théo raimé. (Théorème) nous soufflé Camille.

On demande l'explication; alors Julia, qui se moque du qu'en dira-t-on pourvu que ses cheveux frisent (ô les adorables frissettes !) nous a dit :

« Oh ! vous êtes bêtes ! Ça me crise de voir des gens bêtes. Ainsi, je ne me regarde jamais dans les glaces. Comment, vous ne savez pas que Théo, ayant aimé une première fois, aime une deuxième fois. Or, aimer une deuxième fois c'est aimer; or, Théo raimé ! »

Julia, vous êtes sublime — en calembour.

La semaine prochaine, nous réservons une surprise spéciale à la toute charmante brasserie du Square.

Brasserie d'Angoulême. — D'abord, charmant patron et délicieuse patronne, savez-vous que rien que ça mérite d'aller rue d'Angoulême. Des jeunes personnes qui y servent, nous ne dirons pas grand chose, car nous ne connaissons pas assez. Si elles ne sont pas toutes jolies, elles sont certes toutes aimables. D'abord Louise l'Alsacienne, forte patriote qui fera trembler les Prussiens quand nous leur demanderons notre revanche. Puis la charmante Camille qui a presque l'air d'une ingénue. Quant à Mlle Pauline, qui était déguisée en géant, j'espère bien qu'elle ne

fait pas partie de notre sexe, car on serait obligé d'aimer les hommes, ce qui est défendu.

Le plus curieux c'est la caissière Marie, qui, paraît-il, a son bagage complet. Probablement que c'est cette Mascotte qui porte bonheur à l'établissement.

Brasserie des Trois-Tonneaux. — Adeline a quitté les Trois-Tonneaux pour aller à l'hospice. Sou cas relève du docteur Ricord.

Décidément, je crois que si ça continue, le nombre des victimes de Victorine va devenir incalculable. Un de nos amis, collaborateur à la BAVARDE, a cessé de nous écrire. Il paraît que, lui aussi, est tombé amoureux de la trop charmante enfant de la Moselle, ce qui lui fait oublier ses devoirs les plus sacrés.

Thérèse la blonde possède un cœur d'or, chose assez rare chez ces dames. Figurez-vous qu'elle envoie régulièrement la pièce à son nouveau soldat dans un régiment de chasseurs.

La Rhénane. — Depuis quelques semaines, au grand déplaisir de ces dames, la Bavarde ne dit rien de la Rhénane. Seule, Gabrielle paraît en être satisfaite. Qu'elle dorme en paix, nous ne nous occupons pas d'elle.

La Rosière, qui nous a paru fatiguée, est toujours charmante. Quant à sa compagne, la blonde Lucie, c'est une véritable fleur de poésie ! Je vous recommande cette tête au pastel !

Brasserie de la Seine. — Victoria, s'érigeant en César moderne, a franchi le Rubicon, c'est-à-dire les ponts. Elle a quitté le Palmier pour venir se jeter à la Seine. M. Leroy a été bien heureux de la repêcher.

Je crains bien que le Palmier ait laissé cueillir sa plus belle palme.

Brasserie du Bon-Boek. — Maria nous fait savoir que ce n'est pas son anniversaire qu'on a fêté, mais bien celui de la brasserie. Dans ce cas, nous ne maintenons pas le chiffre. Nous lui souhaitons seulement d'y arriver.

Brasserie de Gil-Blas, rue Monsieur-le-Prince, Paris. « On prétend qu'Elise fait écrire les articles de la BAVARDE sur son compte, par des clients ; dans tous les cas, sa beauté et sa gentillesse le permettent bien.

« Par exemple, si Suzanne disait à un de ses clients (RARA AVIS) d'écrire aussi des éloges sur son compte, celui-ci serait bien embarrassé. » — UN DÉCAVÉ.

Brasserie de la Marine. — La Marine a perdu quelques-uns de ses cuirassés :

Augustine est partie pour l'Alsace et Marie, sans doute, s'occupe à faire son trousseau et ses apprêts de noces.

Antoinette, originaire d'Auvergne, dit-on, se réfugie dans les salons du fond où peuvent difficilement pénétrer les regards scrutateurs, mais où glissent plus facilement les adjutants.

Félicie et Mariette, au contraire, aiment le grand jour et se montrent en première ligne, fières de pouvoir étaler leur charmes incontestés.

Emélie devient quelque peu tapageuse et demeure fidèle à son poste : ses manières enjouées, son visage rayonnant, sur lequel est peint un éternel bonheur, inspirent quelque peu la confiance, si confiance il peut y avoir.

Louise, une petite blondinette, vient de faire apparition : c'est une vieille connaissance toujours aussi alerte et aussi vive qu'autrefois.

Bonne chance, Louise !

Brasserie des Fleurs. — Nini s'est éclipse. Elle vient de déserteur et de quitter le monde des brasseries pour goûter les douceurs plus grandes du foyer quasi conjugal : une vraie perte que déplore amèrement madame Céline.

Heureusement, pour tous, que Maria est là : presque toujours aussi saupoudrée, elle adoucit quelque peu sa petite voix fûtée. Le départ de sa rivale, sans doute, l'a rendue plus aimable.

A côté d'elle voltige sans doute un oiseau-mouche qui le céderait peut-être encore à Hermine, l'oiseau bleu des Panoramas dont elle porte le plumage. — ROMUALD DE FLEURIGNY.

Brasserie Ober. — Louise est maudite depuis quelques jours.

Pourquoi cela ? Cette demoiselle aurait-elle par hasard quelque chagrin d'amour ? Son amie Adèle avec qui elle a parfois de petites discussions, lui toujours la « Bavarde » avec beaucoup d'intérêt et s'occupe spécialement des charades et des logogriphes, dont elle est fort amateur.

Brasserie de la Vestale. — Maria la Brune, que nous avions vu mélancolique il y a quelques jours, se console en faisant une ample consommation de crevettes. Rien d'étonnant puisqu'elle est de Granville ! Quant à sa camarade Francine, elle est de plus en plus rayonnante.

Brasserie de la Tête de Linote. — Marie l'Italienne est de plus en plus aimable avec ses clients qu'elle sait fort bien rendre généreux. Léonore toujours naïve, consomme force chartreuses. Décidément, elle a du goût pour les légumes fins. L'eau-de-vie de Dantzig, dont elle aime à voir scintiller les paillettes d'or, est une de ses liqueurs favorites.

Nous recevons à la dernière heure la missive suivante que nous reproduisons ex abrupto :

Monsieur, Ayant lu votre numéro de samedi dernier, je prends la liberté de vous écrire pour vous prier d'être moins railleur à mon égard. Tous mes clients se fichent de moi. Vous dites que je suis trop prude. C'est une profonde erreur, je ne suis pas prude du tout, demandez plutôt à mes compagnes, Quoique vous moqueriez m'inquiétant peu parce que bien d'autres que vous se sont moqués de moi, je vous prierais d'être à l'avenir moins rigoureux ou si vous le préférez, plus galant homme envers

Votre servante Charlotte Louis XIII.

Brasserie de l'Etoile. — Mardi gras Claire de la Brasserie Parisienne est venue faire une visite à la noble et honnête dame Blanche qui ce jour-là était d'une gaieté exorbitante. Depuis quelques temps elle fredonne beaucoup le refrain à la mode :

« C'était écrit : Allah est grand et Mahomet est son prophète. »

« C'était écrit : Allah est grand et Mahomet est son prophète. »

pour se reposer, le métier ne lui convenant plus. Céleste, une brune, légèrement boulotte, les remplace. Elle nous vient de la brasserie l'Austro. Valentine est toujours triste. Maintenant, pour lui rendre son habituelle gaieté, il suffit qu'elle soit légèrement pistachée.

Clara est de plus en plus habituée de l'Etoile. L'autre soir, elle pleurait. Il paraît qu'un monsieur peu galant l'avait traitée de femme ivre. Elle ne se grise cependant pas si souvent, la trop sensible Clara.

Brasserie du Camée-Léon. — Clara avait repris la sacoche la semaine dernière pendant une journée pour remplacer une de ses amies indisposée. Cela lui va toujours à ravir. Pourquoi nous priver aussi vite de vos services, belle Clara.

A. LOUISEUX.

Brasserie de la Seine. — Nous n'avons pas remarqué d'agitation inaccoutumée dans les couloirs de la Chambre... (des Députés, bien entendu) ; pas de crêpe tendu devant la porte du Palais-Bourbon, et cependant Sémillante, Clémence et Caroline ont quitté la brasserie de la Seine. C'est que Sémillante a la tête aussi près du bonnet que la Roche Tarpéenne est proche du Capitole. Enfin, heureusement que ce n'est pas une goutte d'eau qui peut vider la Seine. Clara, Victoria, Antonia et Nathalie se chargent de les remplacer. C'est peut-être une rude tâche. Enfin, avec du bon vouloir.....

Brasserie du Tabouret. — Julie a retrouvé un vieil ami. Il a dû s'en passer de belles à l'hôtel Boileau.

Ah ! pleure fille infortunée, Ta jeunesse va se flétrir Dans sa fleur trop tôt moissonnée.

Brasserie du Coucou. — Henriette ne veut plus se friser à la façon des temps anciens. Elle veut être moderne. Vous aurez beau faire, Henriette, vous serez toujours régence.

MASCARILLE.

Chaudière rue Cujas. — La voluptueuse Suzanne, la femme lettrée, justement offusquée par les nombreux solécismes de la bonne du Bar américain, vient de quitter cet établissement. C'est la vieille chaudière qui a eu la bonne fortune d'ouvrir ses portes à la nouvelle « femme savante ».

Entre temps Suzanne se borne à dresser des dithyrambes bien sentis.

Méridionale. — De mieux en mieux la gentille Louise, la « Bavarde » vient de la rencontrer en train de gruger une douzaine d'huîtres, ça promet.

Taverne Alsacienne-Bastille. — Un bruit étrange court de table en table à la Taverne, il paraîtrait qu'une des hêbes de cet établissement serait une digne émule des légendaires filles de Loth.

Louise est de plus en plus gentille chaque jour, voit s'accroître le nombre ses conquêtes — seulement dans son intérêt nous lui conseillons de négliger un peu Bacchus.

Le Lion d'Or. — Rose est toujours de plus en plus gracieuse ; nous constatons avec plaisir qu'elle fume beaucoup moins de cigarettes depuis quelques temps.

Nous avons trouvé l'autre soir un billet adressé à cette belle. Nous ne le reproduisons pas, car elle serait capable de nous vouer aux gémonies.

Berthe et Théo chantent toujours comme deux fauvettes, quant à Jeanne elle lit tous les journaux qui lui tombent sous la main. Ces dames seraient au premier.

au rez-de-chaussée, Lili la Vadrouille est furieuse. Elle ne veut pas qu'on l'appelle ainsi ; cela ne l'empêche pas de nous apporter quelques bocks et de trinquer gracieusement avec nous.

Brasserie des deux Pavillons. — Boulevard du Temple. A l'occasion du Carnaval, nous avons trouvé les petites serveuses de cette brasserie gracieusement travesties. Julia en blanc, Rachel en bleu-ciel, Mathilde en jaune, Mathilde la Mascotte en mauve, Julie en soufre, et Nini en vert.

Elles étaient très gaies et buvaient du champagne à coupe que veux-tu. WILLIAM COOPER.

Brasserie Méridionale. — 63, rue Cardinal-le-Moine. Pleurez doux Alcyons, pleurez... Fatma l'Algérienne, la brune et douce hêbe de la Méridionale, a l'intention de nous quitter.

C'est que le mal du pays vient de s'emparer de notre amie, qui, peut-être à l'heure où paraîtront ces lignes, vogue vers les rivages brûlants d'Alger la Blanche.

Quelle enfant ! pourquoi nous laisser dominer par votre nostalgie ? Pourquoi vouloir nous quitter nous, vos amis, qui vous aimons tant.

Savez-vous ce que l'on dit, ô Fatma !... On dit que votre érudition vous tourmente, que vous brûlez du désir de la montrer, que vous voulez, en un mot, retourner moduler au pays du soleil quelques suaves et doux couplets !

Mais que nous importent l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et l'Arabie (que vous parlez si bien), s'ils nous enlèvent notre Fatma. Vous n'êtes pas née pour être dame de Brasserie, dites-vous, et cela nous nous amusons guère ! Nous le savons, amie, et nous pouvons même affirmer que nous n'en avons pas plus les allures. Cependant, daignez accepter un conseil.

Délaissez votre vaine résolution, acceptez votre destinée et dites-vous ce que vous avez dû entendre bien souvent dans votre pays :

« C'était écrit : Allah est grand et Mahomet est son prophète. »

Puissent ces quelques lignes modifier la résolution de notre douce algérienne.

Nous apprenons que Fatma va, pour les jours gras, se vêtir de son costume national

ce ne sera pas un vulgaire déguisement mais la reproduction fidèle du costume des belles et légères odalisques. LORD GNOM.

Brasserie de la Comète, 6, boulevard de la Chapelle. — Cette brasserie est de création récente, bien tenue et bien dirigée par son propriétaire, M. Multinier, et a eu un très grand succès à son ouverture faite par la belle Marie à qui le quartier en doit l'initiative.

Les habitués regrettent le départ de cette charmante personne qui s'est laissée séduire par un négociant du quartier qui l'a forcée à quitter le tablier et la sacoche.

Sa camarade Nini, moins affable et plus sèche avec les clients lui avait succédé ; son séjour y a été très court et le hasard les a fait retrouver ces jours de carnaval dans une autre brasserie du Centre sous les pseudonymes de Rosa et Gabrielle.

Aujourd'hui, M. Multinier a pour servir ses nombreux clients deux Alsaciennes, deux belles filles sur lesquelles je reviendrai plus longuement une autre fois, si vous voulez bien me le permettre.

Brasserie du Lion-d'Or, rue Beaurepaire. — La blonde et gracieuse Juliette, après un an de séjour, nous quitte pour transporter ses charmes et offrir sa gaieté folle aux clients de la Ruche.

Brasserie du Petit-Duc, 83, rue Turbigo. — Il y a foule compacte pour le carnaval de l'établissement de M. Bardet. Toutes ces dames étaient charmantes dans leurs costumes de travesti et ont eu un succès fou au bal Tivoli auquel elles sont allées toutes assister, en compagnie de M. et Mme Bardet, le 10 courant.

Ces dames, que nous avons admirées et contemplées sous le nombre de six : Nini Poirette, petite brune au nez retroussé, l'air tapageur poussé même un peu trop à l'extrême, était vraiment belle dans son costume velours noir et rose, garni de guirlandes de fleurs. Etale un peu trop ses bijoux dont la vue lui cause quelquefois de profonds chagrins en pensant à son passé.

Louissette, — superbe blonde, à ravir dans son costume satin rose. Avec quel plaisir elle accueille ses clients qu'elle ne peut arriver à servir et à contenter ; chacun se l'arrache ; mais hélas ! le patron vient d'éprouver une perte sensible pour ses recettes, car son adorateur, jaloux de son succès, vient de lui faire abandonner la brasserie pour rentrer dans la vie privée.

Je ne sais si la joie est partagée par les deux amants, car il m'a semblé voir, le jour de son départ, des larmes briller dans les yeux de la belle enfant.

Rosa — n'est autre que la belle Marie de la brasserie de la Comète de la Chapelle, qui, délaissée par son ravisseur, a repris son tablier et sa sacoche un instant abandonnés.

Affable et gracieuse avec tous, elle sait se faire respecter, et aussi est-ce avec plaisir que tous les gens sérieux aiment à passer un moment d'agrément avec elle.

Gabrielle, — connue sous le nom de la grande Nini à la brasserie de la Comète, est venue rejoindre sa camarade Rosa et a, comme elle, abandonné la Chapelle. Trop grande pour porter le costume court, jaune et vert qu'elle avait. Il est permis d'être froide avec le client, mais non de pousser la froideur au point où elle le porte. Pas de grâce, étriquée et efflanquée.

Céline — blonde, coiffée à la chien, qui, sans être belle, aurait un physique assez sympathique si ses airs et son allure ne rappelaient pas d'une manière aussi accentuée l'Élysée Ménilmontant, son berceau. Assez gentille pourtant dans son costume de bébé tout satin vieil or.

Nana, — Grosse enfant de l'Auvergne, ne pensant qu'à vider des coupes de Bordeaux et des bocks avec les sous-officiers de toutes armes formant le gros de sa clientèle.

Jeanne, — langoureuse et apathique, ne fait que rêver dans son petit coin à son ami ; autrement, gracieuse avec tous. Brillant costume satin bleu clair.

Lisa, — petite, svelte et alerte, a quitté la brasserie de la Moderne pour venir remplacer Louise. M. Bardet n'a pas, croyons-nous, fait une mauvaise acquisition, car avec elle sa clientèle a déserté la rue de Bondy. SCAPIN.

LYON

CONCERT DES TOURISTES

Foule immense, dimanche dernier, aux abords du Grand-Théâtre, sur le fronton duquel deux énormes écussons annonçaient une solennité extraordinaire. La vaillante Fanfare des Touristes Lyonnais donnait son concert annuel. La fête a été charmante. Le programme très délicatement choisi, a été rigoureusement suivi, ce dont le public a été charmé. M. Coquequin, le spirituel mono-ogiste dont le nom seul réjouit les amateurs comme s'il était la quintessence de tous les éclats de rire qu'il a provoqués depuis quelques années, a été applaudi chaleureusement. En présence de ce désopilant diseur, la discrète retenue que le public apporte d'ordinaire dans les fêtes privées, s'est subitement effacée. La face railleuse du comédien a jeté l'enthousiasme dans la foule. Coquequin ! Coquequin ! on voulait Coquequin !

M. Coquequin qui, lorsqu'il prend la plume, un instrument dont il se sert avec beaucoup d'esprit — adopte le nom de Pioulette, nous a fait connaître un monologue de son cru, le *Cheval Indesicain* a eu beaucoup de succès ; *La Situation*, le *Capitaliste* sont ensuite venus. *Le Carnaval* du joyeux Moynet a fait s'esclaffer les spectateurs les plus moroses.

L'Harmonie Lyonnaise a été très fort applaudie dans plusieurs chœurs très jolis. *Les Chanteurs Florentins* ont été universellement goûtés.

Les Armoneggi se sont distingués à plusieurs reprises. *El Habanera* de Palliard a été exécuté avec un ensemble parfait. La harpe était fort habilement tenue par Mlle Monnier.

M. Ugo Bedetti dans une fantaisie de Séligman sur la *Norma* s'est montré une fois de plus le violoncelliste délicat et le parfait musicien que tout Lyon connaît. M. Aimé Gros dans une fantaisie pour violon a été unanimement applaudi.

M. Ang-Lo del Vasco, un pianiste de grande valeur, a exécuté avec un incomparable brio les *Dynms* dont il est l'auteur.

Mlle Nixan la charmante artiste du Grand-Théâtre, nous a fait entendre sa voix ravissante dans la fable des *Deux Pigeons* et la lettre d'une *Cousine à son Cousin* qu'elle a dites avec beaucoup de finesse. Nous ne connaissons jusqu'ici que Peau d'âne. Nous connaissons maintenant la chanteuse. Les applaudissements qui lui ont été prodigués sont un éloge éloquent.

M. Tauffenberger, le tenorino des Célestins a roucoulé d'une façon charmante la *Marianina* de Ferry, et M. de Nolly nous a révélé un organe très-chaud et très-vibrant dans le *Bal Masqué*.

Terminons en félicitant M. Forestier, l'accompagnateur, qui, comme toujours, s'est montré excessivement modeste.

Le concert ouvert par la Fanfare des Touristes Lyonnais avec *Café de Baydad* a été terminée par la *Songe d'une nuit d'été*. Ces deux morceaux ont été très crânement exécutés par une Société qui, nous n'en doutons pas, est appelée à remporter de nombreux lauriers.

C'est pourquoi nous adressons nos plus sincères félicitations à son habile directeur, M. Cros. DE SAINT-SAVIN.

TROIS AGES

A mon ami Emile.

18 ANS

Je l'ai connue un jour, tout rose, Elle semblait chaste à mes yeux ; Je lui disais la douce chose Que disent tous les amoureux. Je ne la trouvais point sauvage, Elle m'aimait... pour mon argent Mais, j'ignorais, car à mon âge On est aveugle trop souvent.

25 ANS

Je la connais, c'est la cocotte, La femme au luxe ébouriffant, Aux habits d'or tachés de crotte Femme du vice éblouissant. Mais l'habitude est si bien prise Portrait fardé qui me poursuit... Je lui fais encore la surprise De trois louis... pour une nuit.

30 ANS

J'ai trop pressé de viles franges, J'ai patouillé dans cet amour... J'ai rencontré de petits anges Que j'ai laissés... honte d'un jour ! Je voudrais bien aujourd'hui même, Fuir un passé peu glorieux Trouver un ange et dire : j'aime ! Je voudrais bien, mais je suis vieux... ACHILLE.

RÉTABLISSEMENT

DE LA SUBVENTION

Nous avons répété que la subvention devait être rétablie, que la supprimer, c'était supprimer le grand art, et remplacer la musique par la musiquette : Mozart par Audran.

Le conseil municipal vient de rapporter sa décision. Bien mieux, les 200,000 francs sont devenus 250,000 francs.

L'éléphant du *Tour du Monde* ne tiendra plus lieu de chef-d'œuvre. Le drame lyrique aux sublimes échappées, le rythme musical, ont retrouvé un temple dans la deuxième ville de France : Lyon ne sera plus condamné à ne point entendre les pages admirables des maîtres, faute de quelques milliers d'écus.

Il est d'usage de répondre à ceux qui demandent de la musique : le peuple n'a pas de pain. Raison politique d'une inconcevable maladresse. Priver le peuple du pain intellectuel, est-ce plus démocratique ? Paris vient de décider la création d'un théâtre lyrique subventionné. Des Caïus Gracchus ont cru se couvrir de gloire en protestant contre cette création éminemment populaire. Au fond, ils ne se sont couverts que de ridicule.

Tout peuple épris du Beau a des notions plus justes. La valeur d'un peuple se juge à ses plaisirs. Jamais le *Pied qui remue* ne saurait être la Marsaillaise de l'art.

Nos conseillers municipaux ont bien fait. C'est au directeur à employer au mieux des intérêts de l'art et de la cité cette lourde subvention. Qui sera le titulaire du Grand-Théâtre ? Sans doute, M. Dufour. Il est homme de bon goût et de bon sens.

Maintenant qu'il pourra donner à la vraie musique tous ses soins, nous croyons pouvoir affirmer que le succès de notre opéra égalera, s'il ne le surpasse point, le succès des Célestins.

Les conseillers ont fait leur devoir ; c'est aux artistes à faire le leur. Nous voulons de la belle musique — c'est notre droit.

Nous le payons 250,000 francs — un joli chiffre. Mais Lyon est prodigue quand il s'agit de manifester ses tendances vers le grand art. L. d'ASCO.

Olivier MÉTRA

Nous extrayons d'un livre nouveau de notre confrère Paul Mahalin : *Au bout de la lognette* cette silhouette du célèbre compositeur que la jeunesse lyonnaise vient d'applaudir au bal des Etudiants et au Folies-Bergères.

Vous rappelez-vous le bal Robert. Le bal Robert s'ouvrait sous une paire de lampions, au fond d'une sorte de boyau étranglé qui confinait au boulevard extérieur et à la ci-devant rue des Acacias, à Montmartre. Vatel n'y eût point été contraint de se passer son épée à travers le corps, la marée, en effet, n'y faisait pas défaut.

Ce fut là que débuta Métra. La Mélodie — une brave fille qui ne s'empêche pas toujours des compositeurs rentés et titrés — vint le trouver dans ce milieu exempt d'un vain faste et dépourvu de préjugés et de leur cohérence dans une mansarde de la chaussée des Martyrs, naquit cette valse des

Roses qu'on n'oublie plus une fois qu'on l'a entendue.

Puis Métra passa du bal Robert à l'Élysée-Montmartre, de l'Élysée-Montmartre à Mabillo, de Mabillo au Châtelet, du Châtelet aux Folies-Bergères et des Folies-Bergères à l'Académie nationale de musique où son joli ballet *Yeddo* a pris sa place au répertoire.

Aujourd'hui le voilà grand maître de l'artillerie du bal de l'Opéra. Vous l'y voyez debout à son pupitre, avec son masque atome, sa moustache farouche, sa crinière embroussaillée et la flamme qui sommeille sous sa paupière tombante. Inaccessible à la joie épiloéptique qui hurle, cabriole et se disloque autour de lui, il est difficile pour un prêtre de bacchanales de garder une figure plus révérencieusement tranquille et plus souverainement détachée du sabbat qu'il entraine d'un signe de son archet.

C'est du reste une chose étonnante combien ces gens qui versent la folie aux foules ont un physique peu en rapport avec la gaieté de cette action.

Le bon papa Strauss avait l'air d'un bourgeois égaré au milieu des délices de la *Walpurgisnacht*. Arban, les traits figés dans une correction froide, ressemblait à un maître d'hôtel du faubourg Saint-Germain ; Musard, le grand Musard lui-même, livide, grêlé, sinistre et sépulcral, paraissait méditer une suite aux *Nuits d'Young* ou aux *Zombes* d'Harvey.

Il est certain que le plaisir qu'on donne aux autres on ne l'a plus, c'est ce qui rend les chefs d'orchestre si impossibles. Les « belles petites » si assommantes, les vaudevillistes si moroses, les comiques si ennuyeux !

LIVRES NOUVEAUX

Paraissant chez l'éditeur Paul Ollendorff, deux petites pièces désopilantes : *Un Scénario*, Monologue de Mlle J. THÉNARD, de la Comédie Française, dit par M. Coquelin Cadet.

La Confession, deux monologues, par un seul personnage, dit par M. Paul Du Châtelet et Félix Galipaux, dit par Félix Galipaux.

C'est un bien joyeux ouvrage que le *Petit Bréviaire du Parisien*, de Daniel DARC, publié par l'éditeur Ollendorff. Ce recueil, qui contient près de onze cents définitions aussi variées qu'originales, est un perpétuel éclat de rire, au travers duquel s'insinuent, gaie et lestement troussées, q'antités d'idées justes et de vérités cinglantes.

Vingt-six croquis, dus au spirituel crayon de X..., ajoutent à la gaieté du texte un attrait artistique qui suffirait seul à faire le succès d'un livre.

COMITÉ DES CONCOURS POÉTIQUES

DU MIDI DE LA FRANCE

Anciens concours poétiques de Bordeaux

APPEL AUX POÈTES

Le Trentième Concours Poétique. — ouvert en France le 13 février 1883, sera clos le 1er juin 1883. Vingt médailles, or, argent, bronze, seront décernées.

Demandeur le programme, qui est envoyé franco, à M. Evariste CARRANCE, Président du comité, 42, rue Roussinnes, Agen, Lot-et-Garonne. — Affranchir.

LA MODE DE PARIS

ET SON ÉDITION BI-MENSUELLE

LA MODE UNIVERSELLE

Ces journaux, EXCLUSIVEMENT FRANÇAIS, sont la plus exacte expression de notre goût national. Il suffit d'un simple examen pour faire éclater leur élégance supérieure sur les banales et lourdes reproductions allemandes de nos modes, qui s'éclairent dans certaines feuilles.

Nous engageons nos lectrices, pour s'en convaincre, à demander un numéro spécimen, qui leur sera envoyé gratuitement par l'Administration, 25, rue de Lille, Paris.

vient de paraître chez l'éditeur Jules Rouff, un livre fort intéressant de Henri ROCHFERRAT : *Les Petits mystères de l'Hôtel-des-Ventes*.

C'est une étude fort réussie, dans laquelle se trouvent décrit le personnel bigarré qui fréquente ce palais des grandes décadences.

ŒUVRES CÉLÈBRES DE JULES KLEIN

LES PLUS GRANDS SUCCÈS DU JOUR

Virgée de Raphaël ! Valse nouvelle (grand succès).

Royal-Caprice. Gavotte Louis XV. Valses pour piano : Neige et Volcan. — Fraises au Champagne. — Lèvres de Feu. — Cuir de Russie. — Cerises Pompadour. — Pelits Soufflets. — Mlle Printemps. — Pazzo d'Amore. — Pattes de velours. — Larmes de Crocodile. — Pommes des Voisines.

Polkas : Coups de Canif. — Tête de Linotte. — Cœur d'Artichaut. — Peau de Satin. — Trites aux Perles.

France adorée : Marche nationale. — Radis roses, Mazurka. — Jules-Klein-Quadrille (dansé dans).

Valses chantées : Parfums capiteux. — Fraises au Champagne Pazzo. — Cerises Pompadour. — Larmes de Crocodile. Mélodies : Rayons perdus. — Soupir et Baiser. — Barcarole du Lac.

Éditions originales, simplifiées à 4 mains. Paris, COLONNARD, éditeur, rue Vivienne, 6. — Chaque ouvrage franco contre 2 fr. 50 c. en timbres poste. Éditions de luxe illustrées par Chahine.

Cette épigramme nous dispense d'incliquer le sujet du livre. L'auteur de cette étude philosophique est notre confrère Paul Bonin, dont le premier volume, *Le Tour du Monde d'un Troupiquer*, a révélé des séduisantes qualités d'analyse et d'écrivain. Les quelques extraits que nous avons lus de sa nouvelle œuvre nous permettent de lui prédire un grand succès, le côté artistique du roman devant faire pardonner les crudités réalistes de certaines scènes et de certains chapitres.

Notre confrère PAUL MAHALIN vient de faire paraître chez l'éditeur TASSIS, sous le titre : *AU BOUT DE LA LOGNETTE*, un volume tout rempli d'indiscrétions et d'anecdotes piquantes sur le monde théâtral et littéraire. Les personnalités les plus en renom ne sont pas épargnées par le spirituel chroniqueur.

L'éditeur Jules Rouff, vient de mettre en vente un nouvel ouvrage du romancier populaire Alexis Bouvier. Les *Parades*, tel est le titre de ce volume renfermant une série de nouvelles du plus poignant intérêt.

MOT CARRÉ

Nom de femme est mon un ; mon deux me fait crier, S'il vient de mon tailleur, ou de mon endormeur ; Dans maintes constructions, vous voyez mon trois ; Que j'aime à m'endormir sur un beau quatrième !

CHARADE

Mon un, qui vient aux pieds, est instrument (de chasse) On bénit le mortel qui vous en débarrasse, Après avoir passé de terribles moments.... En mon deuxième, on loge une femme (de crotte). C'est la demeure assés de chiens remplis (de mentes). L'on peut voir mon entier, à tous les monuments. ACHILLE.

Solution du dernier numéro de la « Bavarde ».

Mot de la Charade : CORNEMUSE.

Ont trouvé les solutions :

Maître Marinéan ; Eugénie Spéces des Jacobins ; Cravache à Valence ; Le joli petit piston à Lyon ; 7 en 20 Q. J. S. P. R. ; Hubert dit tête de pipe pensionnaire à la Charité ; Yves Rogne ; père Grabiais à Lyon ; A. R. L. C. sans pois à Valence ; Sire-Occo, ex-abruti de la 13^e à Paris ; Espérance Arthur ; Camille Flamand ; D. R. S. T. à Valence.

Le cercle de l'habit en l'air ; Kananis ; Bokins ; Gy-mon-ange ; Louise Lafroide ; Achille Laboulin ; Augustine et son amie Eugénie à

RÉDACTION

0, Rue du Croissant, 10

PARIS

LE CALICOT

ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6

LYON

JOURNAL DES COMMIS EN NOUVEAUTÉS

« Mettez l'article en mains »

Mettez l'Article en mains LA PÉTITION DE LA RUE DU SENTIER. — LA DÉSŒUVRÉE

Lire à la 2^e page

LA SILHOUETTE DE
Marguerite la Moscovite

Sommaire

Notre programme : LA RÉDACTION. — Lettre d'adhésion : A. D'ENNERY. — Mettez l'article en mains : ANATOLE. — La pétition de la rue Du Sentier. — La Désœuvrée : EDOUARD. — Le Calicot (poésie) : ALPHONSE PITHOU. — Protestation : NINI FRANCOEUR. — Petites Nouvelles : L'HOMME A LA FOURCHETTE. — Feuilleton : LES BAZARS DE L'AVENIR.

NOTRE PROGRAMME

Notre titre dit ce que nous voulons défendre les intérêts de la corporation si intéressante des employés des trois sexes, qui débentent des rubans et des clyso-pompes dans les grands bazars en renom. Nous sommes méconnus. On nous traite avec un sans gêne qui n'a rien de convenable. Cependant nous avons eu, nous aussi, nos célébrités. Le Calicot — article solide, de toute durée, bonne largeur — sera le défenseur naturel des commis en nouveautés et autres demoiselles de magasin. Là-dessus, messieurs, à vos rayons. LA RÉDACTION.

Lettre d'adhésion

Nous sommes fiers de mettre sous les yeux des clients la lettre suivante qui nous est adressée par le plus éminent dramaturge du siècle : « MES CHERS CAMARADES, « Je suis avec vous. Je ne puis renier mon origine. Avant d'assembler les ficelles du drame, j'ai noué les paquets sur le comptoir. Les premières pièces que j'ai maniées étaient des pièces d'étoffes. « Oui, calicot, j'ai été calicot. Ça va peut-être embêter Jules Verne, qui n'a jamais été marin. « C'est en débauchant du madapolam extra-fort et des jayettes d'enfant, que j'ai appris l'art si difficile de faire pleurer le poulailler à la Porte-Saint-Martin et le paradis à l'Ambigu. « Je vous souhaite une heureuse quête. Allez, mes camarades ! « A la Grâce de Dieu. « A. D'ENNERY.

Mettez l'article en mains

Je n'ai pas une grande habitude de la plume. Nous ne nous servons guère que du crayon. On me demande une chronique, je vais essayer. Je demande seulement l'indulgence du lecteur. Il y a dans la profession un cliché qui mérite d'être relevé, c'est après le fameux : Avec ceci médème ? l'éternel : Mettez l'article en mains. C'est une invitation commerciale, rien de plus. Ne soyez point tenté d'y voir la moindre pensée coupable. Un membre du Caveau me disait l'autre jour que ce titre conviendrait merveilleusement à une chanson à tiroirs. C'est possible ; j'aurais garde de l'essayer. Je n'ai jamais fait qu'une fois de la poésie. Je tenais l'article de Paris, à côté d'une petite brune qui tenait l'article soierie. Elle portait un nom radieux : Rosalie. Je me mis en tête de publier sur elle un quatrain que j'envoyai au Tam-Tam : Oh ! non, ce n'est pas un oubli ; Oh ! ne croyez pas que j'oublie Que vous êtes, ô Rosalie, Une bien belle rose à lit.

La pétition de la rue du Sentier

Une déléguée des commis de nouveautés s'est présentée chez M. Jules Grévy et lui a lu la pétition suivante, couverte de vingt mille six cent soixante-trois signatures, sans compter les pochons. « ILLUSTRE M. GRÉVY, « Considérant que la France est un immense bazar, vous en êtes le chef de rayon. La République, qui a détruit le Louvre — en tant que palais royal, est avant tout un gouvernement à Bon Marché. Pourtant les vivres sont chers. « Les Deux Magots qui président, l'un le Sénat, l'autre la Chambre, n'ont encore mis à l'ordre du jour aucune motion capable d'assurer le pain du Pauvre Diable. « Nous avons compté sur le Printemps. Mais il pleut comme il n'a jamais plu, et pourtant il nous plairait qu'il ne pleut plus. M. Jaluzot a un parapluie et s'en bat l'œil. Pendant ce temps, la Ménagère se déssole et la Belle Jardinière s'enrhume au coin du quai. « Passera-t-il encore beaucoup d'eau sous le Pont-Neuf avant de voir se réaliser nos secrètes espérances ? « Hélas ! nous le croyons, c'est en vain que Mme Wilson, la Belle Châtelaine, plaide pour les Fabriques de France. La Ville de Paris disparaît sous la pioche des démolisseurs. « Saint Joseph, intercédiez pour nous ! » Plaintes vaines. Il nous faudrait un Phénix pour mener à bien la barque. Et nous n'avons qu'un président-Pygmalion se mirant dans son chef-d'œuvre. « Ça ne peut pas durer plus longtemps. Nous mangeons dans des sous-sols mystérieux, des haricots plus mystérieux encore. « Nous en sommes réduits, M. le Président, à avaler nos fourchettes pour ne pas mourir de faim. « Vous êtes un bon papa économe ; vous touchez le prix de vos loyers consciencieusement, vous visitez les pipelottes de vos immeubles toutes les semaines. Mont-sous-Vaudrey ne jura que par vous. Ayez un bon mouvement, songez aux calicots. « Suspendez vos saucisses dans la cheminée, et la politique au Sénat. Tout pour les affaires. « Sinon, c'en est fait de la France, car

généreux Tam-Tam. Je lui annonçai un article drôlichon sur les épinards — elle était folle des épinards. Ça se comprend, elle était blonde. Samedi matin, j'arrivai au magasin, radieux, c'était le jour solennel. Elle avait acheté le Tam-Tam. Elle me le tendit. Je lus dans la petite correspondance cette réponse terrible : « ANATOLE, des Six Magots. — Il faut être absolument idiot pour pondre des quatrains comme celui à Rosalie... A. B. COMMODORE. « La fièvre poétique, depuis ce jour, est brisée en moi. Mon ami le chansonnier en sera pour ses conseils. « Cependant j'y songe. Si j'avais tout simplement employé le vocabulaire de la profession : mon quatrain y eut gagné. « Mettez l'article en mains » était absolument de circonstance. Quand j'aimerais une autre Rosalie, j'écrirai : Ma toujours très tendre amie Vous suit par les chemins Avec cet, madame, Mettez l'article en mains ! Un petit chef-d'œuvre, n'est-il pas vrai ? Cette chronique sera forcément courte ; je ne sais plus quoi dire. On fait ce qu'on peut, ça tient lieu du reste. J'ai jeté mon cri, je le répète. Gommeux, qui croyez vos maîtresses des vertus, mettez l'article en mains. Peuple, qui croyez vos députés des aigles, mettez l'article en mains. Clients, amoureux, électeurs, mettez l'article en mains. Mais si, passant le soir sur les boulevards extérieurs, une ombre vous glisse dans l'oreille le refrain du calicot, ne vous rendez à son invitation — qu'avec des gants. ANATOLE.

les calicots poussés à bout se lèveront comme un seul pont-levis et renverseront les temples de la fanfreluche, au grand désespoir des belles oisives. Suivent les signatures. Le Président à la lecture de ce document, a illuminé d'un bon sourire sa face simiesque — Mes amis, je ferai mon possible. Je vais en parler tout à l'heure à mon gendre. Puis il a reconduit ses solliciteurs. Une fois dehors, il leur a crié du haut de la rampe. — Je ne vous invite pas à dîner, ma femme n'a mis ce soir, que la soupe et le bouef...!

SÉRIE D'ÉTUDES

La désœuvrée Cinquante ans, veuve pour la troisième fois. Un officier a remplacé un professeur qui avait remplacé un magistrat. L'officier était le neveu ; dix ans de moins qu'elle. Le fourreau use parfois la lame. Il est mort. Elle est en deuil. Deuil coquet qui sent bon. Elle ne visite que les grands magasins, le Louvre, le Bon Marché, le Printemps. Elle arrive vers deux heures. Il lui faut une chaise. Elle s'assied et durant une heure fait dérouler les pièces d'étoffes les plus lourdes et les plus loin. Elle examine avec son lorgnon d'écaille, comme à la loupe. Elle n'a nullement l'intention d'acheter. Elle assiste à toutes les mises en vente de saison, comme d'autres assistent aux premières. Une exposition de gants l'emporte sur une exposition de peinture. Elle ne veut manquer aucune occasion. Son nom est à la caisse. On lui adresse les catalogues nouveaux. Elle reçoit les plus modestes prospectus. Elle n'achète jamais. Quand elle a suffisamment cramponné le jeune premier en nouveautés, elle descend au salon de lecture, jette un coup-d'œil sur les récentes nominations, promotions dans l'armée, dans la magistrature ou dans l'université. De là, elle va loucher. Les petits fours sont offerts gratuitement aux visiteuses. — Deux doigts de Porto... oh ! deux doigts seulement, j'ai le colic malade. S'il y a ascenseur elle en profite. On lui offre un bouquet, les jours gracieux, où la violette de Parme, donne tant d'éclat au magasin « frais comme son titre ». Elle rentre chez elle à six heures, très fatiguée. S'endort avec des poses nonchalantes, la conscience légère, sans se demander de quel droit, elle a mangé des Palmers, du Porto, accepté des violettes et embêté durant une heure, un pauvre commis qui n'en pouvait mais. EDOUARD.

LE CALICOT

Il a pris pour sceptre son aune Et le comptoir de bois pour trône, Humble comme un coquelicot Le calicot. Il porte des habits de coupe Avec de longs souliers en poupe, Pourtant, il n'a pas l'air jocko Le calicot. Aussi galbeux qu'un gentilhomme Il est le plus pèchut de la gomme, C'est un amoureux sirocco Le calicot. Et, soir et matin, les clientes, Disent de leurs voix émollientes ; C'est égal, c'est un fier coco, Le calicot ! O puissance de la toilette Lorsque Vénus tient la roulette C'est tous les jours lui qui fait banquo, Le calicot. Près de Nana, la polyglotte, Même en plein triomphe, il dégoûte Tous les boyards de Monaco, Le calicot. Car toute femme un peu chognoise Qui veut voir le plaisir en rose Demande, le soir, aux échos, Des calicots. Alphonse PITHOU.

Protestations

MONSIEUR Pourquoi y a-t-il des jeunes gens préposés à la vente des chiffons ? Pourquoi des hommes dans un travail qui convient aux femmes ? Je veux être sérieuse. On ne peut pas toujours rire. La lingerie est tombée, on ne coud plus à la main. Le nombre des lingères est trop élevé, partant celles qui le sont, gagnent à peine vingt sous par jour. On fait la dentelle avec la machine, la broderie à la machine, on coupe à la machine les étoffes les plus minces, on fait à la machine jusqu'aux boutonnières. Il n'y a plus de piqueuses de bottines, on pique les bottines à la machine. Que sont devenues les lingères, les dentellières, les brodeuses, les passementières, les apprentieuses et les piqueuses de bottines ? Personne ne s'est posé cette question. Il y aurait égalité d'existence, si les magasins pour femmes, avaient confié à des femmes la vente des colifichets. Mais non, on a gardé dans les comptoirs des gaillards robustes, qui mesurent du velours, épingle de lasoie, habillent des mannequins, empaquent des tournures, vendent des corsets. Tandis qu'ils usurpent ainsi nos places légitimes, des jeunes filles souffrent des allumettes, travaillent dans la sellerie ou balayent les rues avec un balai — ce qui est plus honnête que de balayer le trottoir avec sa robe. Je m'imagine, moi, Nini Francoeur, demoiselle de magasin, qu'on pourrait très bien renvoyer, les grand imbéciles, qui tirent derrière leurs rayons des bras paresseux, et les remplacer par des femmes, moins fortes, et qui trouveraient là un travail en rapport avec leurs facultés. Toutes ces jolies raies au milieu du front, tous ces gandins de la nouveauté me mettent dans une colère bleue. Ils sont peut-être cause de la chute de ma sœur Nini Beauvieux, qui, faute d'ouvrage dans sa branche, a du mettre au service des noctambules, un corps qui méritait mieux. Je vous dis ça brutalement. Je ne sais pas faire de phrases, moi, si ça vous fâche, vous ne publierez pas ma lettre, voilà tout, si ça ne vous fâche pas, vous la publierez et je vous aimerai bien. Aussi vrai que je signe NINI FRANCOEUR. Toutes les opinions sont libres. Nini Francoeur a peut-être raison. Elle a peut-être tort. Elle me promet de m'aimer si je publie sa lettre ; ma foi, pour l'amour de Nini Francoeur on peut bien faire ça !

Petites Nouvelles

M. Jaluzot vient de faire recouvrir son célèbre parapluie. Le marchand riait comme une baleine. On parle de reprendre à l'Opéra-Comique « l'Etoile du Nord ». Les toiles du Nord, s'est écrit Georges Baillet, voilà qui est fameux pour faire de bons draps. Un individu gesticulait d'une façon insolite, hier soir, dans le faubourg Montmartre. Il a déclaré aux agents qu'il était porteur d'un complet à vingt-deux francs, absolument inusable. On a reconnu qu'on avait affaire à un fou. Il a été envoyé d'urgence dans un hôpital d'aliénés. Madame Alice (de l'Elysée) a pris un petit pain gratis aux grands magasins du Louvre. Toujours généreux dans cette famille-là. Mademoiselle Louise Michel séduisante brune, a commandé un assortiment complet de bas bleus. Elle compte les revendre à Hubertine Auclerc, à Olympe Audouard, à la marquise de Sade, à Madame Edmond Adam, à Mlle Marie Dumas.

Les bazars de l'avenir

Enfoncée la boutique sur rue. Plus de négociants spécialistes. Ils disparaîtront tous, les épiciers comme les bûcheurs, les fleuristes comme les plumassiers. Dans vingt ans, on ne verra plus le paisible bourgeois de la cité, fumant sur le pas de sa porte, les jours d'été, et suivant dans les spirales bleues de la fumée de sa pipe, les bénéfices révélés par l'inventaire. La boutique coquette a vécu. Bien malin qui saurait dénicher l'épicerie classique dont les poètes ont ri ; l'épicerie qui arborait un pain de sucre émergeant d'un papier bleu. On ne vendait alors que des épices chez les épiciers, on y vend de tout aujourd'hui. Le cornichon même loin. Ou est-il ce charcutier tant de fois décrit, qui avait pour enseignes consciencieuses, des saucissons en bois tourné, se balançant à sa marquise. Les charcutiers ont des palais. Ils enveloppent leurs pieds de cochons dans du papier rose et cachent leurs galantines dans des falenques de vieux Sévres. Qu'est devenu le marchand de vin légendaire, ayant des barreaux en fer et semblant à l'angle des rues tortueuses, comme la bastille des ivresses lourdes. On a relégué dans le coin des vieilles lunes, le fameux Bon coin, et le joyeux Bacchus, prenant, assis sur un tonneau le jus de la grappe divine. Les troquets ont des glaces comme les orfèvres, ils ont des plafonds peints par des maîtres, et l'or des arceaux met des reflets troublants sur le zinc du comptoir. La débauche, s'est habillée à la dernière mode, et l'on baille au milieu d'un luxe insolent, quand on riait jadis, à gorge déployée, parmi les brocs grotesques, dans des salles enfumées, bien chez soi, disant pour éloigner les vapeurs alcooliques de bons refrains qui rimaient. Tout se transforme, Paris s'embellit. Le montre a commencé sa toilette ce n'est point fini. Et je vois le bazar, cette pieuvre étendant ses tentacules visqueuses jusque sur les boutiques étincelantes des négociants qui ont renié leur passé par amour du faux luxe. Aujourd'hui trois grands magasins sont les caravansérails de tout Paris, le Louvre, le Bon Marché et le Printemps. Ils englobent toutes les boutiques, vendant tout ce qui se vend, depuis le bibelot qui est leur nouveauté propre, jusqu'aux tableaux, jusqu'aux bronzes, jusqu'aux casseroles. Le boutiquier spécialiste ne peut plus lutter contre un si puissant adversaire. Les faillites succèdent aux faillites. Et c'est d'autant plus injuste, que tandis que le commerçant ordinaire est écrasé d'impôts et de patente, le prince qui dirige ces bazars immenses ne paye qu'une seule patente. — Il devrait au moins en payer cent. Notre législation sur ce point est déplorable. Ou s'arrêtera cet accaparement, on se le demande avec terreur.

Les gens qui font des pétitions

au lieu de demander à des traités de commerce insignifiants la fin du marasme, feraient mieux d'étudier la question des magasins-monopoles, défilant la concurrence, dégradant les articles français, allant s'approvisionner en Allemagne ou en Autriche, et reculant de leur sous-sol à leurs greniers, l'armée malheureuse de commis, pressurée, torturée avec un bon plaisir sans exemple. Dans un avenir plus ou moins rapproché, il n'y aura plus qu'une seule maison de commerce. Elle alimentera Paris, taillable et corvéable à merci ; elle l'habillera, le nourrira, sera artistique et commerciale, aura pour agents l'artiste et le vidangeur. Je veux voir le Louvre vendre de la poudrette. A la fin, c'est inique. Qu'on fourre le nez une bonne fois dans ces boutiques réactionnaires. La liberté n'a rien à voir dans les extensions arbitraires. Ce sont des lèpres qui rongeront la fortune publique. Il y a derrière des financiers puissants ; on dit même que la société de Jésus, patronne l'une d'elles. Rien d'étonnant à cela, un Germiny s'est laissé endoctriner par le père Becker, c'est possible. Nous nous en moquons. Nous demandons qu'on frappe d'autant de patentes ces bazars, qu'ils vendent d'articles patentables. Le bon goût est mort, rien ne saurait le ressusciter, mais il serait peut-être grand temps de veiller à la sécurité de la fortune publiquementacée mortellement par le Bazar de l'avenir. UN COMMERCANT.

CHRONIQUE FINANCIÈRE

Paris, 19 février 1883. Les vendeurs à découvert comptaient sur la politique extérieure pour faire baisser les cours ; leur attente est complètement déçue, le conflit entre les deux chambres annoncées par eux s'est produit, et nos rentes sont restées aux prix auxquels on les avait portées en prévision d'un accord entre les pouvoirs publics. Nous laissons le 5 0/0 à 115 30, le 3 0/0 à 79, 72, l'amortissable à 80 47. Les escomptes se poursuivent sans interruption. La Banque de France est offerte à 5,175, conséquence de l'abondance croissante de l'argent sur toutes les places européennes ; le Foncier est ferme à 1,260, la Banque de Paris à 985, le Lyonnais, qui distribuera un dividende de 20 fr., à 562. Les chemins sont hésitants, le Lyon à 1,555, le Midi à 1,070, le Nord à 1,795, l'Orléans à 1,255. Les valeurs internationales sont demandées : le 5 0/0 Italien à 88 20, le 5 0/0 Turc à 12 12, l'Unifiée égyptienne à 363, la Banque ottomane à 738. Il y a peu de changement sur le Gaz à 1,530, hausse sur le Suez à 2,230. Par jugement en date du 16 février 1883, le Tribunal de commerce de la Seine a prononcé la mise en faillite de la Société anonyme dite banque de Bretagne, au capital de un million, et nommé M. Soubrier, juge commissaire, et M. Bernard, 47, rue St-André-des-Arts, syndic provisoire. Il se fait un certain bruit autour des actions des Chemins de fer Russes, depuis leur admission à la cote officielle. Nous nous livrons en ce moment à une étude sérieuse de cette valeur, nous en communiquerons les résultats à nos lecteurs. SAUVÉ ! Nous croyons agir dans l'intérêt général en publiant le fait suivant qu'on nous rapporte : Madame Jean, 47, rue Joffroy prolongée, aux Batignolles, était depuis dix ans en proie à des douleurs atroces, auxquelles la mort lui semblait préférable. Depuis longtemps l'appétit avait disparu, et elle était épuisée par une insomnie continuelle. Grand fut l'étonnement de ses amis en la voyant subitement gaie et alerte, reprendre son travail et annoncer à qui voulait l'entendre que ses douleurs étaient complètement disparues. Cette cure merveilleuse était due aux Pilules Suisses dont on nous a fait souvent les éloges les plus chaleureux. En purifiant le sang, les Pilules Suisses sont efficaces dans la plupart des maladies. Peut-être aurons-nous l'occasion de donner à nos lecteurs dans un prochain numéro, un extrait de la Gazette des Hôpitaux, qui fait également l'éloge de ce produit populaire. Le Gérant : A. VALLAGE. Imprimerie LOUP, Place des Terreaux, 6.

GRAND CAFÉ CONTINENTAL
Rue de l'Hôtel-de-Ville, 65
MAISON DE PREMIER ORDRE
Consommations de premier choix
EAU D'ABSALON
Chute des frictions arrêtent la chute des Cheveux, son usage les fait repousser et les empêche de blanchir, elle guérit les irritations et les maladies du cuir chevelu.
LACTÈNE ORIENTALE
Beauté du visage et des mains
Crème préservant du hâle, créant les boutons, dartres, revasses, engelures, etc.
chez les principaux Coiffeurs et parfumeurs
VENTE EN GROS
Lyon, rue Tronchet, 17

L'ELIXIR POUR LES CHEVEUX
DE WILLIAM LASSON
Tient à juste titre le premier rang parmi tous les remèdes qui sont recommandés pour la croissance des cheveux. Si cet élixir n'a pas la propriété de produire des cheveux où il ne se trouve pas de racines — (car il n'existe aucun remède pour ce cas quoique plusieurs annonces des journaux l'aient faussement prétendu) — il fortifie et purifie le cuir chevelu et les racines, de telle sorte que la perte des cheveux cesse en peu de temps et de nouveaux cheveux se développent des racines si celles-ci ne sont pas encore mortes. Ce qui précède est confirmé par de nombreuses épreuves pratiques. L'usage de cet élixir n'a aucune influence sur la couleur des cheveux et ne contient aucune matière nuisible à la santé.
Prix : 6 francs le flacon ; à Lyon, cet élixir ne se trouve authentique que chez : MM. Jean CALVET, 21, place des Terreaux. — F. JANNIARD, 20, rue de la République. — L. MARTINET, 8, rue de la Barre.
AVIS IMPORTANT. — Eviter les contrefaçons. Exiger le nom : William Lasson. L'envoie et l'étiquette de chaque flacon du Véritable Elixir doivent porter le nom de WILLIAM LASSON.
En regardant attentivement la photographie qui se trouve sur les enveloppes dont se servent les contrefaçons, chaque personne se convaincra facilement, que les Nattes, au lieu d'être photographiques d'après nature, ne sont que la simple reproduction d'un dessin par la photographie.

DEMANDEZ la bienfaisante LIQUEUR au **BOURGEON de SAPIN** de P. FÉLIX & Co 7, rue Lainerie, 7, à Lyon
REPOUSSE certaine de la l'Eau du Liban. Prix : 5 francs. Dépôts : chez Briau et Co, 3, r. Bât-d'Argent, et chez Fayolle, 40, rue de la Préfecture.
La RÉGLISSE SANGUINÈDE GUÉRIT LES Rhumes, Gastrites, Crampes, Faiblesses d'estomac et FACILITE la Digestion 75 c. dans toutes les pharmacies

NOUVEAU PAPIER A CIGARETTE PAPIER AMBRÉ
Plus d'adhérence aux lèvres ni de rupture Plus de nicotine ni d'acreté dans la bouche
DANS TOUS LES BUREAUX DE TABACS
VENTE EN GROS : 54, Rue de Dunkerque, Paris
Sur demande, envoi franco d'un cahier échantillon.
Maison MAZOYER
B. MAZOYER, J. BALME & Co LYON, 33, Rue Centrale, 33, LYON MAISON A PARIS
Bijoux-Fantaisie haute nouveauté. Objets d'arts, ivoire, écaïlle, terre cuite. Couronnes nuptiales, perles et métal. Articles de piété, bronze, émaux, etc. Bijoux-Deuil, Eventails riches, maroquinerie en tous genres. — Livres de Mariage.

CONSERVATION DE LA JEUNESSE PAR LA **CRÈME HYGIÉNIQUE** Rafraîchissante et inaltérable
BERTHUIN 7, rue de Boissac, 7 LYON
MALADIES SECRÈTES Traitement complet
Guérison instantanée radicale des maladies secrètes, récentes et les plus invétérées, des pertes blanches les plus rebelles, des catarrhes de la vessie, des pertes séminales, etc., par l'Injection Barraja, vraie infatigable, unique au monde, prix 4 fr. Les Bols antihémorrhagiques au Bol d'Arménie, prix 4 fr., et Rob dépuratif au Daphné Mésériem. Seul végétal succédané du mercure, l'anti-syphilitique le plus puissant.
Prix : 10 et 5 fr. la bouteille. Pharmacie BARRAJA, cours Lafayette, 115.

AMEUBLEMENTS Francisque FONTAINE Rue Bellecour, 2 en face de l'Hôtel de l'Europe LYON
Spécialité toute particulière pour meubles, tentures artistiques, de style et de fantaisie. Réparations de Meubles et Tentures anciennes.
ÉPILEPSIE Guérison par le GALIUM-VIDAL, notice expédiée franco contre 1 fr., timbres-postes adressés Pharmacie VIDAL, Montpellier et Béziers.
MME NODER Explique l'avenir par les cartes, les rêves et l'écriture, de 9 h. à midi et de 2 à 7 h. rue Port-au-Temple, 12, au 1^{er}